LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 8 MARS 1906 — No. 22

A Travers le Monde

Politique de la Chine

A l'heure où les troubles xénophobes rentrent dans la phase aiguë il est intéressant de jeter un coup d'œil sur les déclarations qu'un diplomate chinois faisait il y a un mois à peine à un journaliste qui l'interviewait.

Ouang-Tasich le *nouveau ministre* de Chine, déclarait que le premier résultat visible de la guerre Russo-Japonaise, c'est que le régime de la poste ouverte, qui n'était autrefois qu'un mot vide de sens est devenu une réalité.

Ouang-Tasich croit fermement à la durée de la paix en Extrême-Orient et surtout en Mandchourie. Il prévoit une notable amélioration de la situation sociale et un grand développement du commerce dans ce pays.

Les Chinois, assure-t-il,sont, contrairement à ce que l'on a dit, très reconnaissants aux Japonais de ce que ceux-ci ont fait pour eux. Le traité conclu à Pékin entre la Chine et le Japon est considéré par Ouang-Tasich comme la reconnaissance du traité conclu par les Japonais et les Russes à Portsmouth.

La clause concernant l'ouverture des ports a réalisé, dit-il, ce que la Chine désirait depuis de longues années et est exactement ce à quoi elle tendait le plus. La clause relative aux chemins de fer a aussi une très grande importance et je prévois qu'il en résultera un grand progrès et une grande prospérité, non seulement en Mandchourie, mais aussi dans le nord et le sud de la Chine. La Chine fera tout ce qui dépendra d'elle pour établir une administration sérieuse des chemins de fer.

Parlant ensuite du désir que le gouvernement chinois éprouverait à employer des méthodes plus modernes, le ministre de la Chine faisait les remarques suivantes : " Bien que je ne connaisse pas les détails de la tâche confiée aux deux commissions impériales envoyées à l'étranger, je pense que l'envoi de ces deux commissions prouve que la Chine a l'intention d'apprendre quelque chose et d'appliquer des idées nouvelles. Les commissions sont chargées d'étudier différentes méthodes gouvernementales ; mais il s'agit encore de savoir si ces méthodes seront adoptés. Il est certain que la Chine suivra l'exemple du Japon, en s'efforçant de se mettre au niveau des méthodes gouvernementales modernes ; mais je trouve qu'on est très ignorant en ce qui concerne le changement qui s'est déjà opéré en Chine, surtout dans le domaine de l'éducation nationale. Quiconque désire obtenir une position dans l'administration chinoise est obligé de passer un examen rigoureux concernant les questions de politique pratique. Il y a partout des écoles publiques dans les provinces et aucun fonctionnaire n'est pris dans ce qu'on appelle, en Europe, les salles d'examen.

Le développement de l'armée est aussi une preuve du progrès moderne de la Chine. Les armées du nord et du Honpo sont bien exercées et bien équipées ; leurs bonnes qualités proviennent de ce qu'elles sont commandées par des officiers qui ont reçu leur éducation militaire au Japon. On formera probablement une nouvelle armée dans les provinces du Sud, en adoptant le même système que dans le Tdrili, où l'on applique les méthodes européennes. Le système militaire chinois est actuellement soumis à une réforme. Il y a beaucoup d'écoles militaires dans les différentes provinces ; on espère qu'elles produiront d'excellents officiers, de sorte qu'on ne manquera plus à l'avenir, de chefs possèdant les connaissances militaires modernes."

Répondant ensuite à des questions de son interlocuteur concernant les futures relations de la Chine avec le Japon et touchant l'augmentation de la race jaune, Ouang-Tasich s'est exprimé de la manière suivante : " Oh ! *vous voulez parler du péril jaune !* C'est là, un croquemitaine qui a été fabriqué en Europe. Quant à nos relations avec le Japon, une alliance ne serait pas très pratique en ce moment et qui sait si l'on pourra en conclure une plus tard ?

" Mais, en se développant constamment et pacifiquement, la Chine aura des relations plus étroites avec l'Amérique, l'Angleterre et le Japon, et aucune alliance formelle ne sera nécessaire. Ceux qui parlent du péril ne connaissent pas le caractère des chinois, qui sont enclins à se contenter de ce qu'ils possèdent. La Chine est pacifique et elle est assez riche, en particulier au point de vue agricole et minéral, pour n'avoir aucune ambition en dehors de son territoire."

Pour terminer Ouang-Tasich a déclaré qu'il n'existait en général, en Chine, aucune hostilité contre les étrangers et les missionnaires et que le mouvement xénophobe provoqué par des étudiants d'un patriotisme *trop* zélé n'avait aucune importance.

Ces déclarations ne manquent pas de *saveur !*

Ouang-Tasich était-il sincère ou bien se moquait-il de son interlocuteur ?

Avec les Chinois on ne sait jamais, leurs yeux bridés et leurs figures vieillotes sont d'une impassibilité telle que le plus fin diplomate ne peut rien y lire.

Dans tous les cas les évènements actuels dementent les dires de Ouang-Tasich, pas tous cependant. La porte ouverte se ferme plus que jamais ; on massacre des missionnaires et des familles entières.

Mais on organise une armée puissante qui sera capable de tenir tête *aux armées européennes* avant qu'il soit longtemps.

La Chine est pacifique dit le ministre de Chine, mais on n'a pas encore démenti le bruit selon lequel la Chine préparait un mouvement contre les possessions Asiatiques Russes.

La Conférence Marocaine

L'Allemagne a enfin dévoilé son jeu !

En invitant les principales nations du monde entier à assister à la Conférence, l'Allemagne nourrissait le secret espoir d'y obtenir gain de cause. Mais elle s'est aperçu que malgré tous ses efforts la France forte de son bon droit allait y obtenir des avantages, l'Allemagne courait au devant d'une humiliation pour l'éviter, le comte de Zattenback a parfaitement réussi, et il a montré aux nations que le gouvernement allemand était de mauvaise foi, qu'il avait traité leurs plus habiles diplomates comme de tout petits enfants.

Après cela la conférence n'a plus raison d'être et il est probable qu'elle va cesser.

On comprend facilement que pareil échec ne fait qu'aggraver la situation internationale.

L'opinion publique française est surexitée, il y a quelque temps on voulait la paix à tout prix, mais on s'est bien vite aperçu que pareille attitude risquait d'être prise pour de la faiblesse. Le public Français ne veut plus qu'il soit fait la moindre concession, il préfère la guerre.

En Allemagne il s'est opéré un grand revirement aussi et la guerre si elle éclatait serait fort impopulaire. D'ailleurs l'Empereur lui-même se rend bien compte qu'il n'aurait rien à y gagner, bien au contraire. Il a voulu la guerre de toute ses forces, mais il voulait par un reste de pudeur avoir l'apparence du bon droit, c'est cela qui lui a fait perdre l'instant propice. Aujourd'hui il n'est plus temps, l'armée française est puissamment réorganisée et paraît supérieure à l'armée allemande.

L'Angleterre se montre l'énergique amie de la France et la soutiendrait par la force au cas échéant. La Russie n'a pas encore rompu son alliance, il semble même qu'elle a compris la faute qu'elle allait commettre.

L'Allemagne au contraire de la France, risquerait de se trouver isolée. L'Autriche l'a avisée qu'en cas de guerre elle ne pourrait probablement pas remplir les conditions de l'alliance, car elle aurait à faire face à de graves difficultés intérieures. L'armée hongroise ayant fait savoir qu'elle refuserait de marcher contre la France.

Parbleu, Sa Majesté Guillaume II sait bien tout cela, voilà pourquoi il ne voudrait pas la guerre... encore.

R. B.

Faits Divers

Banquet Laurier.

Le banquet offert au Premier Ministre du Canada par les libéraux de a province d'Ontario, a été une des plus grandes démonstrations politiques que notre pays ait encore vu. La plus grande salle de Toronto, le Massey Hall, était complètement remplie et des centaines de personnes n'ont pu assister au banquet faute de pouvoir trouver des places.

Le chef du parti libéral a fait à ce banquet un des plus importants de sa carrière politique. Il a parlé durant deux heures, traitant, l'une après l'autre, toutes les grandes questions du jour. Sir Wilfrid a parlé longuement de la question des écoles dans Alberta et Saskatchewan, réduisant à néant l'opposition et l'agitation des tories. L'attitude du gouvernement, sur cette question, a été approuvée, d'ailleurs, par les premiers intéressés, les électeurs des deux nouvelles provinces d'Alberta et de Saskatchewan.

La Famine au Japon.

Une famine épouvantable règne actuellement dans le nord du Japon. Des milliers de personnes meurent de faim. Tous les pays civilisés ont décidé de secourir les Japonais en envoyant de suite de la nourriture. Le Canada, pour sa part, envoie vingt-cinq mille sacs de forine. Comme au Japon on ne fait pas usage de farine, on envoie en même temps les directions nécessaires pour que ces pauvres affamés apprennent à faire du pain ; ainsi, les Japonais vont s'habituer à se servir de farine, et, plus tard, quand ils seront capables d'en acheter, ils se souviendront du marché du Canada. Voyez-vous comme c'est beau la charité ...

Fabrique de Canons.

La Coventry Ordnance Company, Limited, de Coventry, Angleterre, est à négocier avec le département de la milice pour l'établissement d'une manufacture de canons de campagne.

La compagnie est prête à fonder cet établissement si le gouvernement canadien veut lui donner toutes ses commandes dans cette branche d'industrie.

LA PIRE GUIGUE

(HISTOIRE FANTASTIQUE)

Personne n'etait mieux connu dans le Yukon, dans les premiers temps de l'or, que le " Grand Frank " Ouellette. Quand je l'ai connu il vivait à six milles de la ville, dans un endroit appelé Pepiteville. Il était le maire de la place, et la ville entière se composait de luit seul, la plupart du temps ; car il n'y existait qu'une maison à part la sienne.

Un soir. il y avait une assemblée de tout les citoyens de Pepiteville, cinq hommes et un chien,—et Ouellette raconta cette histoire :

Vous parlez de la malchance. Probablement qu'aucun de vous n'a connu le bonhomme " Pit " Gagnon, qui s'est noyé en essayant de s'échapper de l'ile où se trouvait la prison. Je ne veux pas vous offenser, je ne veux pas insinuer qu'aucun de vous ait été intime avec le vieux Pit, vous comprenez, je ne l'ai pas connu moi-même,—du moins du temps de son vivant. Eh bien, il y a huit ou neuf ans, jai été victime d'une ressemblance fatale, et je fus envoyé à l'ile pour trente jours. C'est là que, pour la première fois, j'entendis raconter l'histoire de la vie et de la mort du bonhomme. C'est de sa mort que je veux vous parler.

Quand les prisonniers sortent prendre l'air dans l'ile, il n'y a qu'un seul gardien pour surveiller, et pendant que celui-ci était occupé ailleurs, Gagnon se cacha dans les broussailles et le soir venu, il trouva une chaloupe et était déjà rendu au millieu de la rivière vis à vis de la ville, lorsqu'un remorqueur frappa la chaloupe et Gagnon se noya, et l'histoire continuait qu'il avait été vu souvent depuis, ramant d'une rive à l'autre, tel qu'il l'avait fait le soir de sa mort.

Je ne croyais pas cette histoire mais elle me donna une grande idée. Si Gagnon avait réussi à s'échapper, je le pourais moi aussi, seulement je ne prendrais pas de chaloupe, mais je nagerais.

Donc la lendemain je me faufilai dans les broussaille sans être aperçu du gardien, et à la nuit tombée, me dirigeai vers la rue Est, et je partis à la nage.

Presque aussitôt j'entends voix devant moi, et regardant, j'aperçu le vieux Gagnon lui même. Je fut si surpris que je m'assit dans l'eau et avec quatre pouces de plus, je me noyais ; je me serais certainement noyé, car il ne me restait pas assez de bon sens pour me sauver. Le bonhomme était tout blanc et sa chaloupe était blanche.

Il était chauve et portait une longue barbe, et il avait l'air mort — très mort. Je pouvais voir les lumières électriques de la ville à travers son corps.

" Hello, associé, " dit-il, " de quoi as-tu peur ? Je ne suis pas un bateau de patrouille. Veux-tu de l'aide pour traverser ? "

Qui es-tu, lui demandai-je, après avoir retrouvé la parole, mais tremblant : Es-tu le fantôme de Pit Gagnon ?

" Fantômé ? " dit-il, en riant à se défaire les mâchoires. " Crois-tu aux revenants ? Chasse toi ça de l'idée. Les fantômes n'existent pas. "

" Il n'y en a pas ?" dis-je doutant fort.

" Certainement que non. Je dois en savoir quelque chose. "

Naturellement, je ne pouvais pas discuter avec un objet comme celui-là, qui sans doute devait connaitre les faits. Mais si vous l'aviez vu assis là, riant à pleine gorge avec la lumière verte du remorqueur, qui vous éclairait à travers sa poitrine vous auriez demandé quelque chose de plus que sa parole, pour le croire.

" Alors, qui es-tu ! " dis-je.

" Ceci," dit-il, en se frappant où la lumière verte le perçait. " Ceci est mon corps astral. Comprends-tu ? "

La vérité est, que je ne voyais pas une bien grande différence entre un fantôme et un corps astral, à cette heure-là de la nuit, mais je ne dis rien pour ne pas pas l'offenser.

" Tu veux traverser la rivière ? dit-il. Très bien, embarque avec moi, je sais comment c'est, moi-même."

Je ne voulais pas qu'il s'imaginât que j'étais un poltron, alors je mis une main sur le bord de sa chaloupe et je passai une jambe par-dessus le bord, tranquille comme tout. Mais mon pied passa tout droit et je me retrouvai dans l'eau. Sa chaloupe n'était qu'une espèce de brouillard.

" Arrête un peu," dit le vieux Pit, " ça ne fera pas ça."

" Penses-tu que je transporte des légumes dans ma chaloupe ? Ou des Pavés ? Mets toi tel que je suis. Ote ta chair et tes os. Laisse ton corps dans les herbages là-bas."

Je suivis ses instructions et quand je revins, j'embarquai aussi sec qu'une allumette, et l'on traversa au quai sur l'autre rive. Il amarra sa chaloupe et je débarquai sans dire un mot. J'étais si pressé de m'éloigner, que je passai tout droit à travers le coin d'une pile de planches sans m'en apercevoir.

Mais rendu sur la rue, je m'arrêtai tout court. J'avais oublier mon corps, que j'avais laissé parmi les herbes près de l'île. J'étais bien planté. J'étais dans la ville et mon corps était dans la rivière. Supposons que le bonhomme serait parti, comment pouvoir traverser ?

Je retournai au quai à la course, je vous le dis, et cette fois-là, je ne m'arrêtai ni pour les planches, ni pour les entrepôts, ni pour autres choses. Je passais à travers les bâtisses et tout. Le vieux partait justement comme j'arrivai.

" Attends," lui criai-je. " Attends une minute."

" Tiens, c'est toi ? " qu'est-ce qu'il y a de travers ? "

" Mais comment, on a laissé mon corps là-bas, lui dis-je en désignant avec mon bras de brouillard, l'autre bord du chanal.

" Oui, c'est vrai, " dit Gagnon. " Qu'est-ce que tu voulais qu'on fasse ? "

" Mais j'en ai besoin," lui dis-je. J'en ai besoin dans mes affaires. Penses-tu que je vais me promener en ville comme ça, lui dis-je, en me frappant un coup brumeux sur la poitrine. " Je ne pourrais plus jamais regarder mes amis en face."

" H-m-m " répondit le bonhomme en tortillant sa barbe. Il y a du bon sens dans ce que tu dis.

Puis réfléchissant une minute ou deux, il me dit : " Si tu as un ami en qui tu peux avoir confiance, va l'éveiller et demande lui de ramer jusqu'à l'île et de ramener ton corps."

Je trouvai l'idée bonne, et je me rendis tout d'un trait jusqu'à la chambre de Ti Louis Ruel.

Il a paru passablement épeuré, en me voyant debout à côté de son lit mais il était complètement effrayé rendu sur le quai, et qu'il aperçut le vieux Pit, car il avait été un des porteurs à son enterrement, l'année précédente.

" Mais, je ne savais pas que tu étais mort, toi aussi, Ouellette, me dit-il en frissonnant.

"Oh ! je ne suis pas mort. Je suis seulement... puis je regardai Gagnon

"Ecoute donc," lui dis-je, "faut débrouiller ça. Est-ce que je suis mort ?" Je vous dis que ça m'a donné un choc, car je n'avais pas pensé à cela avant.

"Bien," répondit-il, en prenant un air problématique.

"C'est difficile à dire. Il y a longtemps que ton corps est dans l'eau. Je ne l'aurais jamais laissé comme ça si j'avais pensé que tu y retournerais. La nuit est froide. Le courant est fort. Mais si la patrouille t'as trouvé, peut-être que..."

"Jupiter," dis-je avec un cri. Envoyez vite. Et je sautai dans le bateau de Gagnon pendant que Ruel ramait dans une chaloupe de bois. Mais rendu à l'endroit où j'avais laissé mon corps, plus rien n'était visible.

J'étais déjà couleur de brume, mais je devins encore plus brumeux. Je tremblais comme un morceau de brouillard. Ainsi donc j'étais mort.

"Il y a encore un espoir," dit le vieux Gagnon. "Si tu es tombé à l'eau il est probable que tu t'es noyé. Mais si les gardiens t'ont trouvé et t'ont porté en dedans, alors, peut-être es-tu encore vivant. Nous allons aller voir.

Il attacha sa chaloupe à la chaloupe de bois de Ruel, et avec lui je me dirigeai vers les bâtisses de la prison, et regardant à travers les murs, dans la salle des opérations, je vis distinctement les docteurs qui travaillaient sur

(Suite à la 6ième page.

23

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

"Aussi le pays est plein de légendes noires comme de l'encre. A lui tout seul, le dernier seigneur, qu'on appelait Caylus-Verrou, a tué, dit-on, ses deux femmes, sa fille, son gendre, etc. Les autres, ses ancêtres, avaient fait de leur mieux avant lui.

"Nous arrivâmes au plateau du Hachaz par une route étroite et tortueuse qui autrefois aboutissait au pont-levis. Il n'y a plus de pont-levis. On voit seulement les débris d'une passerelle en bois dont les poutres vermoulues pendent dans le fossé. A la tête du pont est une petite Vierge dans sa niche.

"Le château de Caylus est maintenant inhabité. Il a pour gardien un vieillard grondeur et d'abord repoussant, qui est demi sourd et tout à fait aveugle. Il nous dit que le maître actuel n'y était pas venu depuis seize ans.

"C'est le Prince Philippe de Gonzague. Remarquez-vous, ma mère, comme ce nom semble me poursuivre depuis quelque temps,

"Le vieillard apprit à Henri que dom Bernard, l'ancien chapelain de Caylus, était mort depuis plusieurs années. Il ne voulut point nous laisser voir le château.

" Je pensais que nous allions retourner dans la vallée ; il n'en fut rien, et je dus bientôt m'apercevoir que ce lieu rappelait à mon ami quelque tragique et touchant souvenir.

" Nous nous rendimes pour déjeuner au hameau de Tarrides, dont les dernières maisons touchent presque les douves du manoir. La maison la plus proche des douves et de cette ruine de pont dont je vous ai parlé était justement une auberge. Nous nous assîmes sur deux escabelles, devant une pauvre table en bois de hêtre, et une femme de quarante à quarante-cinq ans vint nous servir.

" Henri la regarda attentivement.

"—Bonne femme, lui dit-il tout-à-coup, vous étiez déjà ici la nuit du meurtre ?

" Elle laissa tomber un broc de vin qu'elle tenait à la main. Puis, fixant sur Henri son œil plein de défiance :

"—Oh ! oh ! fit-elle, pour en parler, vous, est-ce que vous y étiez aussi ?

" J'avais froid dans les veines, mais une curiosité me tenait. Que s'était-il donc passé en ce lieu ?

"—Peut-être, répliqua Henri ; mais cela ne vous importe point, bonne femme. Il y a des choses que je veux savoir. Je payerai pour cela.

" Elle ramassa son broc en grommelant ces étranges paroles :

"—Nous fermâmes nos portes à double tour et les volets de nos croisées. Le mieux est de ne rien voir dans ces affaires-là.

"—Combien trouva-t-on de morts dans le fossé le lendemain ? demanda Henri.

"—Sept, en comptant le jeune seigneur.

"—Et la justice vint-elle ?

"—Le bailli d'Argelès, et le lieutenant criminel de Tarbes, et d'autres Oui, oui, la justice vint, la justice vient toujours assez, mais elle s'en retourne. Les juges dirent que notre vieux monsieur avait eu raison, à cause de cette petite fenêtre-là qu'on avait trouvée ouverte.

" Elle montrait du doigt une fenêtre basse, percée dans la douve même, sous l'assise chancelante du pont.

" Je compris que les gens de justice accusèrent le jeune seigneur défunt d'avoir voulu s'introduire dans le château par cette voie. Mais pourquoi ? La vieille femme répondit elle-même à cette question que je m'adressais.

"—Et parce que, acheva-t-elle, notre jeune demoiselle était riche.

" C'était une lamentable histoire racontée en quelques paroles. Cette fenêtre basse me fascinait. Je n'en pouvais détacher les yeux. Là, sans doute, s'étaient donné les rendez-vous d'amour. Je repoussai l'assiette de bois qu'on avait placée devant moi. Henri fit de même. Il paya notre repas et nous sortimes de l'auberge. Devant la porte passait un chemin qui conduisait dans les douves. Nous prîmes ce chemin. La bonne femme nous suivait.

"—Ce fut là, dit-elle en montrant le poteau qui faisait une des assises du pont du côté du rempart, ce fut là que le jeune seigneur déposa son enfant.

"—Ah ! m'écriai-je, il y avait un enfant !

" Le regard qu'Henri tourna vers moi fut extraordinaire, et je ne puis encore le définir. Parfois, mes paroles les plus simples lui causaient ainsi des émotions soudaines et qui me paraissaient n'avoir point de motif.

" Cela donnait carrière à mon imagination. Je passais ma vie à chercher en vain le mot de toutes ces énigmes qui étaient autour de moi.

" Ma mère, on se moque volontiers des pauvres orphelins qui voient partout un indice de leur naissance. Moi, je vois dans cet instinct quelque chose de providentiel et de souverainement touchant. Eh bien ! oui, notre rôle est de chercher sans cesse et de nous point lasser dans notre tâche difficile et ingrate. Si l'obstacle que nous avons soulevé à demi retombe et nous terrasse, nous nous redressons plus vaillantes, jusqu'à l'heure où le désespoir nous prend. Cette heure-là, c'est la mort. Que d'espoirs trompés avant que cette heure arrive ! que de chimères ! que de déceptions !

" Le regard d'Henri semblait me dire :

"—L'enfant, Aurore, c'était vous ! "

" Mon cœur battit, et ce fut avec d'autres yeux que je regardai le vieux manoir.

" Mais, tout de suite après, Henri demanda :

"—Qu'est devenu l'enfant ?

" Et la bonne femme répondit.

"—Il est mort ! "

VI

EN METTANT LE COUVERT

" Le fond des douves était une prairie. Du point où nous étions, au-delà de l'arche brisée du pont de bois, on voyait s'abaisser la lèvre du fossé qui découvrait le petit village de Tarrides et les premières futaies de la forêt d'Ens. A droite, par-dessus le rempart, la vieille chapelle de Caylus montrait sa flèche aiguë et dentelée.

" Henri promenait sur ce paysage un long et mélancolique regard. Il semblait parfois s'orienter. Son épée, qu'il tenait à la main comme une canne, traçait des lignes dans l'herbe. Sa bouche remuait comme s'il se fût parlé à lui-même. Il désigna enfin du doigt l'endroit où j'étais debout, et s'écria :

"—C'est là ; ce doit être là.

"—Oui, dit la bonne femme, c'est là que nous trouvâmes étendu le corps du jeune seigneur.

" Je me reculai en frissonnant de la tête aux pieds.

" Henri demanda :

"—Que fit on du corps ?

"—J'ai ouï dire qu'on l'emmena à Paris pour être enterré au cimetière Saint-Magloire.

"—Oui, pensa tout haut Henri, Saint-Magloire était fief de Lorraine.

" Ainsi, ma mère, ce pauvre jeune seigneur, mis à mort dans cette terrible nuit, était de la noble maison de Lorraine.

" Henri avait la tête penchée sur sa poitrine. Il rêvait. De temps en temps, je voyais qu'il me regardait à la dérobée. Il essaya de monter le petit escalier placé à la tête du pont ; mais les marches vermoulues cédèrent sous ses pieds. Il revint vers le rempart, et, du pommeau de son épée, il éprouva les contrevents de la fenêtre basse.

" La bonne femme, qui le suivait comme un ciceronne, dit :

"—C'est solide et doublé de fer. On n'a pas ouvert la fenêtre depuis le jour où les magistrats vinrent.

"—Et qu'entendites-vous cette nuit-là, bonne femme, demanda Henri, à travers vos volets fermés ?

"—Ah ! seigneur Dieu ! mon gentilhomme, tous les démons semblaient déchainés sous le rempart. Nous ne pûmes fermer l'œil. Les brigands étaient venus boire chez nous dans la journée. J'avais dit en me couchant : " Que Dieu prenne en sa garde ceux " qui ne verront point demain le lever " du soleil ! " Nous entendîmes un grand bruit de fer, des cris, des blasphèmes, et deux voix mâles qui disaient de temps en temps : " J'y suis ! "

" Un monde de pensées s'agitait en moi, ma mère. Je connaissais ce mot ou cette devise. Dès mon enfance, je l'avais entendu sortir de la bouche d'Henri, et je l'avais retrouvé traduit en langue latine sur les sceaux qui fermaient cette mystérieuse enveloppe que mon ami conservait comme un trésor.

" Henri avait été mêlé à tout ce drame. Lui seul eût put me le dire.

"...Le soleil descendait à l'horizon quand nous reprîmes le chemin de la vallée. J'avais le cœur serré. Je me retournai bien des fois pour voir encore le sombre géant de granit, debout sur *son énorme base.*

" Cette nuit, je vis des fantômes : une femme en deuil, portant un petit enfant dans ses bras et penchée au-dessus d'un pâle jeune homme qui avait le flanc ouvert.

" Etait-ce vous, *ma mère ?*

" Le lendemain, sur le pont du navire qui devait nous porter, à travers l'Océan et la Manche, jusqu'aux rivages de Flandre, Henri me dit :

" Bientôt ! vous saurez tout, Aurore. Fasse Dieu que vous en soyez plus heureuse !

" Sa voix était triste, en disant cela. Se pourrait-il que le malheur me vint avec la connaissance de ma famille ! Dût-ce être la vérité, je veux vous connaître, ma mère...

" Nous débarquâmes à Ostende. A Bruxelles, Henri reçut une large missive cachetée aux armes de France. Le lesdemain, nous partîmes pour Paris.

" Il faisait noir déjà quand nous franchîmes l'arc-de-triomphe qui borne la route de Flandre et commence la grande ville. J'étais en chaise avec Françoise. Henri chevauchait au-devant de nous. Je me recueillais en moi-même, ma mère, Quelque chose me disait : " Elle est là ! "

" Vous êtes à Paris, ma mère, j'en suis sûre. Je reconnais l'air que vous respirez.

Nous descendimes une longue rue, bordée de maisons hautes et grises ; puis nous entrâmes dans une ruelle étroite qui nous conduisit au devant d'une église qu'un cimetière entourait. J'ai su depuis que c'étaient l'église et le cimetière Saint-Magloire.

" En face s'élevait un grand hôtel d'aspect fier et seigneurial, l'hôtel de Gonzague.

" Henri mit pied à terre et vint m'offrir la main pour descendre. Nous entrâmes dans le cimetière. Au revers de l'église, un espace, clos par une simple grille de bois, contient une rotonde ouverte où se voient plusieurs tombes monumentales à travers les arcades.

" Nous franchîmes la grille de bois. Une lampe pendue à la voûte éclairait faiblement la rotonde. Henri s'arrêta devant un mausolée de marbre sur lequel était sculptée l'image d'un jeune homme. Henri mit un long baiser au front de la statue. Je l'entendis qui disait avec des larmes dans la voix :

" —Frère, me voici. Dieu m'est témoin que j'ai accompli ma promesse de mon mieux.

" Un bruit léger se fit derrière nous. Je me retournai. La vieille Françoise Berrichon et Jean-Marie son petit fils étaient agenouillés dans l'herbe, de l'autre côté de la grille de bois. Henri était aussi agenouillé. Il pria silencieusement et longtemps. En se relevant, il me dit :

" —Baisez cette image, Aurore.

" J'obéis et je demandai pourquoi. Sa bouche s'ouvrit pour me répondre ; puis il hésita ; puis il dit enfin :

" —Parce que c'était un noble cœur, ma fille, et parce que je l'aimais !

" Je mis un second baiser au front glacé de la statue. Henri me remercia en posant ma main contre son cœur.

Coin Féminin

CHRONIQUE

Pour Françoise.

Ce fut dans une de ces crises que connaissent tous les "déracinés," alors que soudainement on se sent isolés ; que la patrie—ce nom divin renfermant tant de choses sacrées—semble s'enfoncer de plus en plus dans les brumes du souvenir ; que l'âme pleine de désespérantes impuissances se révolte jusqu'à la souffrance physique ; ce fut à cette heure douloureuse que je vous connu et que je vous aimai.

Et tout d'abord, je vous l'avoue, avant même de vous avoir lu votre joli nom me conquit.

Françoise ! C est un nom de chez nous ! Un nom fleurant bon le terroir ! Chaque syllable, que dis-je, chaque lettre, faisait surgir dans mon esprit endolori des minois chiffonnés, un profil classiquement pur, des frimousses mutines ; des boucles blondes et brunes ; des yeux pensifs, d'autres rieurs.

Oh ! les yeux d'une Françoise que voilait toujours un soupçon de rêve, humides et brillants, faisant songer à des étoiles se reflétant dans la transparence bleuté d'un lac endormi.

Comme dans un kaléidoscope, toutes les Françoises défilaient : celles de mon enfance, celles de ma jeunesse et, ô miracle ! ma peine devenait moins amère. Les rivages de sable fin que paillette le mica, les grandes falaises de granit festonnées d'algues marines se rapprochaient peu à peu, les subties senteurs des fleurs, couleur d'or fauve et d'or clair, des ajoncs et des genets me grisaient d'une douce ivresse : évoqué par la joyeuse fanfare de votre nom, mon pays était là... tout proche.

...Françoise, je vous aimai d'abord, puis je vous lu et je vous admirai ensuite.

C'était, il m'en souvient, le jour "où tout un peuple s'apprête à célébrer la France à nos cœurs attendris" et votre voix s'élevait vibrante et généreuse pour réclamer la part des pauvres. "Sans doute, ils verraient, les miséreux, le déploiement des oriflammes tressaillant au vent et frémissant de toutes nos fiertés, mais votre grand cœur, en des accents émus, demandaient que les aiguillons de la faim ne se fissent pas sentir en eux ce jour-là !"

Et il en est toujours ainsi. Pas une page où vous ne mettez une parcelle de votre cœur, qui ne renferme un noble enthousiasme, une sincérité d'impressions ; toutes sont le reflet de votre âme.

Je craindrais fort, ma chère Françoise, de vous déplaire en continuant sur ce ton et cependant je voudrais que toutes les lectrices du COURRIER DE L'OUEST connaissent la femme de cœur et l'écrivain délicat que vous êtes. Et ce désir m'est devenu plus vif après avoir lu un de vos derniers articles traitant de la lecture.

Dans notre jeune Canada, disiez-vous, le besoin de la lecture se fait surtout sentir. Faisons en sorte qu'à chaque foyer, la lecture en commun se fasse dans les après-midi du dimanche et les longues soirées de l'hiver, puis l'on constatera bientôt les effets salutaires de ce genre d'éducation.

Que pourrais-je ajouter ? L'Ouest, ce nouveau-né à la destinée si prometteuse, plus encore que toute autre partie du Canada, a besoin de la lecture.

Adressons-nous, si vous le voulez, plus particulièrement à la population féminine.

Vous êtes-vous imaginé quelquefois, ma chère Françoise, quelle était la vie de vos sœurs de l'Ouest. ?

Certes, elle n'a rien d'effrayant, bien au contraire. Pour toutes, quelque soient les goûts, l'éducation, le caractère, elle offre des jouissances particulières. Cependant, on peut faire à cette terre, dont la fertilité étonne encore, le reproche de trop nous attirer à elle, de nous enserrer, peu à peu, de fils tenus mais si vivaces, que si nous ne réagissons pas bientôt, nous devenons son esclave, sa chose ; nous perdons ce grain de bleu, de poésie—graine précieuse déposée par Dieu dans toutes les âmes de femmes—qui fait le charme du foyer, reconforte les bras défaillants, illumine d'un rayon les "grisailles" de la vie journalière.

Et en lisant votre article, Françoise, j'ai songé que la lecture pourrait être le remède à ce "terre à terre."

C'est elle qui nous rendra aux heures de découragement—ou seulement de lassitude et d'ennui—l'énergie souriante, la force qui agit, elle enlèvera nos pensées, haussera notre idéal, nous permettra de mieux remplir notre destinée de femme intelligente et chrétienne.

J'ai songé aussi. ma chère Françoise, que votre "Journal" pourrait être ce bréviaire. Vous comprendrez le sentiment qui me gêne pour développer longuement les mérites de votre revue. Il me serait très pénible, d'être accusée de tremper ma plume dans l'encre de la réclame. Mais il s'agit ici d'une question que je ne craindrai pas de nommer vitale et je crois qu'il est de mon devoir de dire, qu'écrit dans un français impeccable, le "Journal de Françoise" défendra notre langue contre l'empiètement cosmopolite envahissant : que ses articles variés, allant agréablement de la prose du ménage à la poésie des sentiments intimes, en élevant notre idéal, nous aidera à rendre le "home" plus attrayant et, enfin, d'ajouter qu'un roman de Mathilde Aigueperse jette une note juste d'une sentimentalité bien équilibrée.

... Répetons, ma chère Françoise, à l'Est et à l'Ouest, que "l'homme ne vit pas selement de pain ; mais qu'il lui lui faut aussi la nourriture de l'esprit et du cœur."

Et avec mes souhaits sincères, que la croisade du livre, que vous prêchez, trouve un écho dans tout cœur canadien, je vous prie, ma chère Françoise, de me croire affectueusement votre

MAGALI.

PETIT COURRIER.

Annie—Pour l'empois, voyez le dernier COIN. 2. Adressez, MAGALI, COURRIER DE L'OUEST, Edmonton.

Acadienne—Mon grand désir est d'être en communion d'esprit et de coeur avec mes lectrices. Merci de votre sympathie et écrivez-moi souvent amie lointaine.

MAGALI.

Le Voeu.

Ses doigts emperlés sous le bleu camail
Tremblent, égrenant des " Ave " d'ivoire,
" Pater " et croix d'or glissant sur la moire,
Choquent l'aumonière au pesant fermail.

La chapelle est sombre et l'étroit vitrail
Faiblement projette en la crypte noire
Ses reflets mourants sur le Saint Ciboire
Incrusté d'émaux, gemmé de corail.

Les " Alleluias " que l'encens parfume
Montent vers la voûte où la lampe fume,
Vacillant rayon, âme qui s'éteint.

Elle, maintenant, allume le cierge
Et va, s'inclinant aux pieds de la Vierge
Qui tient un grand lis blanc comme son teint.

BARONNE DE BAYE.

RECETTES ET CONSEILS PRATIQUES.

POUR NETTOYER LES TOUCHES DE PIANO.

On peut entretenir l'éclat de la blancheur des touches de piano en les frottant, de temps en temps, avec un morceau de mousseline trempé dans de l'alcohol. Cela suffit pour empêcher l'ivoire de jaunir.

Si les touches sont déjà jaunes, on leur rendra leur blancheur primitive en les frottant avec un morceau de flanelle imbibé d'eau de Cologne.

GUÉRISON DES PANARIS.

Quand un doigt est menacé d'un mal blanc ou panaris il faut le plonger pendant une heure dans l'acool camphré pur—même si le mal est arrivé à maturité—la guérison est certaine.

NETTOYAGE DES LAMPES A PÉTROLE.

Préparez un lait de chaux, léger, avec de la chaux éteinte et de l'eau, versez ce mélange dans la lampe qu'il s'agit de nettoyer, ou le vase ayant contenu du pétrole, et que l'on veut rendre propre à un autre usage. Le chauffage du lait de chaux rend l'opération plus rapide.

Puisque nous parlons des lampes, voici un moyen de rendre la lumière plus brillante. Faites tremper pendant vingt-quatre heures les mèches, et cela avant de vous en servir, dans du vinaigre. On mettra également une cuillérée de sel de table au fond de la lampe.

POMMES DE TERRE A LA DUCHESSE

Pour six personnes douze pommes de terre.

Lavez-les ; faites-les cuire à l'eau avec un peu de sel. Pelez-les, et passez-les à la passoire fine ou presse-purée ; mettez-y gros comme un oeuf de beurre, trois oeufs ; mélangez bien le tout. Partagez en petits tas, moulez en boules puis applatissez de manière à former une petite galette ronde de l'épaisseur du doigt.

Faites chauffer dans une poêle de la graisse ou du beurre, rangez-y les petites galettes de pommes de terre, lorsqu'elles seront colorées d'un côté, retournez-les de l'autre. Une fois de belle couleur, servez.

OMMELETTE SOUFFLÉE (ENTREMET SUCRÉ)

Pour six personnes, cinq oeufs.

Cassez les oeufs en mettant les blancs dans un plat, les jaunes dans un autre. Mêlez les jaunes avec cinq cuillérées de sucre en poudre, un peu de vanille en poudre, mêlez et battez bien. Battez d'autre part, les blancs en neige très dure. Mêlez promptement blancs et jaunes ; versez dans un plat mince, dans lequel vous aurez fait fondre gros comme une noisette de beurre ; mettez à fourneau bien chaud, huit à dix minutes. Servez saupoudrée de sucre en poudre.

Cet entremet est très délicat, seulement il faut qu'il soit fait avec beaucoup de soin et servi avec célérité.

QUAND NOUS SERONS VIEUX.

En fermant un peu les yeux
Je nous vois. moi déjà vieux
Et toi déjà presque vieille.
Ils seront loin les beaux jours,
Mais je te dirai toujours
Des mots très doux à l'oreille.

Ah ! certes l'on changera
Quand la vieillesse viendra
Avec son triste cortège :
Le temps ridera ton front
Et tes cheveux noirs seront
Comme saupoudrez de neige.

Ta taille s'alourdira
Mais mon vieux coeur t'aimera
Plus que je ne puis le dire.
Car malgré tes cheveux gris
Ta bouche et tes yeux flétris
auront le même sourire !

Puis si Dieu daigne bénir
Les époux qu'il vient d'unir
Il nous enverra ses anges
Et nous verrons triomphants
Les enfants de nos enfants
Bégayer parmi leurs langes !

Mais en attendant demain,
Cueillons les fleurs du chemin
Oublieux des immortelles
Car, lorsque nous partirons
Là-haut nous rajeunirons,
Pour des amours éternelles.

THÉODORE BOTREL.

Un éléphant en pleine force est capable de porter un poids de trois tonnes sur son dos.

" Comme il aime, quanp il aime, ma mère ! Peut-être est-il écrit qu'il ne peut pas m'aimer.

" Quelques minutes après, nous étions dans la maison où j'achève de vous écrire ces lignes, ma mère chérie. Henri l'avait fait retenir d'avance.

" Depuis que j'en ai franchi le seuil, je ne l'ai plus quittée.

" Je suis là plus seule que jamais, car Henri a plus d'affaires à Paris qu'ailleurs. C'est à peine si je le vois aux heures des repas. Il m'est défendu de sortir. Je dois prendre des précautions pour me mettre à la croisée.

" Ah ! s'il était jaloux, ma mère, comme je serais heureuse de lui obéir, de me voiler, de me cacher, de me garder toute à lui ! Mais je me souviens de la phrase de Madrid :

" —Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous.

" Ce n'est pas pour lui, ma mère : on est jaloux seulement de celle qu'on aime.

" Je suis seule. A travers mes rideaux baissés, je vois la foule affairée et bruyante. Tous ces gens sont libres. Je vois les maisons de l'autre côté de la rue. A chaque étage il y a une famille, des jeunes femmes qui ont de beaux enfants souriants. Elles sont heureuses. Je vois encore les fenêtres du Palais-Royal, bien souvent éclairées, le soir, pour les fêtes du régent. Les dames de la cour passent dans leurs chaises avec de beaux cavaliers aux portières. J'entends la musique des danses. Parfois mes nuits n'ont point de sommeil. Mais, si seulement il me fait une caresse, s'il lui échappe une douce parole, j'oublie tout cela, ma mère, et je suis heureuse.

" J'ai l'air de me plaindre. N'allez pas croire, ma mère, qu'il me manque quelque chose. Henri me comble toujours de bontés et de prévenances. S'il est froid avec moi depuis longtemps, peut-on lui en faire un crime !

" Tenez, ma mère, une idée m'est venue parfois. J'ai pensé, car je connais la chevaleresque délicatesse de son cœur, j'ai pensé que ma race était audessus de la sienne ; ma fortune aussi peut-être. Cela l'éloigne de moi. Il a peur de m'aimer.

" Oh ! si j'étais sûre de cela, comme je renoncerais à ma fortune, comme je foulerais aux pieds ma noblesse ! Que sont donc les avantages de la naissance auprès des joies du cœur ?

" Est-ce que je vous aimerais moins, ma mère, si vous étiez une pauvre femme !

" ... Il y a deux jours, le bossu vint le voir. Mais je ne vous ai pas parlé encore de ce gnome mystérieux, le seul être qui ait entrée dans notre solitude. Ce bossu vient chez nous à toute heure, c'est-à-dire chez Henri, dans l'appartement du premier étage. On le voit entrer et sortir. Les gens du quartier le regardent un peu comme un lutin. Jamais on a vu Henri et lui ensemble, et ils ne se quittent pas ! Tel est le mot des commères de la rue du Chantre.

" Par le fait, jamais liaison ne fut plus bizarre et plus mystérieuse. Nous mêmes, jentends François, Jean-Marie et moi, nous n'avons jamais aperçu réunis ces deux inséparables. Ils restent enfermés des journées entières dans la chambre du haut, puis l'un d'eux sort, tandis que l'autre reste à la garde de je ne sais quel trésor inconnu. Cela dure depuis quinze grands jours que nous sommes arrivés, et, malgré les promesses d'Henri, je n'en sais pas plus qu'à la première heure.

" Je voulais donc vous dire : le bossu vint voir Henri l'autre soir ; il ne ressorti point. Toute la nuit, ils restèrent enfermés ensemble. Le lendemain, Henri était plus triste. En déjeunant, la conversation tomba sur les grands seigneurs et les grandes dames. Henri dit avec une amertume profonde :

" —Ceux qui sont placés trop haut ont le vertige. Il ne faut pas compter sur la reconnaissance des princes. Et d'ailleurs, interrompit-il en baissant les yeux, quel service peut-on payer avec cette monaie odieuse, la reconnaissance ? Si la grande dame pour qui j'aurais risqué mon honneur et ma vie ne pouvait pas m'aimer, parce qu'elle serait en haut et moi en bas, je m'en irais si loin, que ne saurais même pas si elle m'insulte de sa reconnaissance.

" Ma mère, je suis sûre que le bossu lui avait parlé de vous.

" Ah ! c'est que c'est bien vrai. Il a risqué pour votre fille son honneur et sa vie. Il a fait plus, beaucoup plus : il a donné à votre fille dix-huit années de sa fière jeunesse. Avec quoi payer cette largesse inouïe ?

" Ma mère ! ma mère ! comme il se trompe, n'est-ce pas ? Comme vous l'aimerez, comme vous me mépriseriez, si tout mon cœur, sauf la part qui est à vous, n'était pas à lui ! Je n'osais dire cela, parce que, en sa présence, quelque chose me retient souvent de parler. Je sens que je redeviens timide autrement, mes biens plus qu'au temps de mon enfance.

" Mais ce ne serait pas de l'ingratitude, cela ; ce serait de l'infamie ! Mais je suis à lui ; il m'a sauvée, il m'a faite. Sans lui, que serai-je ? Un peu de poussière au fond d'une pauvre petite tombe.

" Et quelle mère, fut-elle duchesse et cousine du roi, quelle mère ne serait donc orgueilleuse d'avoir pour gendre le chevalier Henri de Lagardère, le plus beau, le plus brave, le plus loyal des hommes ?

" Certes, je ne suis qu'une pauvre enfant : je ne puis juger les grands de la terre, je ne les connais pas ; mais, s'il y avait parmi ces grands seigneurs et ces grandes dames un cœur assez perdu, une âme assez pervertie pour me dire à moi, Aurore :

" —Oublie Henri, ton ami...

" Tenez ma mère, cela me rend folle, une idée extravagante vient de me donner la sueur froide. Je me suis dit : Si ma mère...

" Mais Dieu me garde d'exprimer cela par des paroles. Je croirais blasphémer.

" Oh ! non, vous êtes telle que je vous ai rêvée et adorée, ma mère. J'aurai de de vous des baisers et puis des sourires. Quel que soit le grand nom que le ciel vous ait donné, vous avez quelque chose de meilleur que votre nom, c'est votre cœur. La pensée que j'ai eue vous outrage, et je me mets à genoux pour avoir mon pardon.

" Tenez, le jour me manque ; je quitte la plume et je ferme les yeux pour voir votre doux visage dans mon rêve. Venez, mère bien aimée, venez !..."

C'était là les dernières paroles du manuscrit d'Aurore. Ces pages, sa sa meilleure compagnie, elle les aimait. En les renfermant dans sa casquette, elle leur dit :

—A demain.

La nuit était tout à fait venue. Les maisons s'éclairaient de l'autre côté de la rue Saint-Honoré. La porte s'ouvrit bien doucement, et la figure simplette de Jean-Marie Berrichon se détacha en noir sur le lambris plus clair de la pièce voisine, où il y avait une lampe.

Jean-Marie était le fils de ce page mignon que nous vîmes, aux premiers chapitres de cette histoire, apporter la lettre de Nevers au chevalier de Lagardère. Le page était mort soldat ; sa vieille mère n'avait plus qu'un petit-fils.

—Notre demoiselle, dit Jean-Marie, grand'maman demande comme ça s'il faut mettre le couvert ici ou dans la salle.

—Quelle heure est-il donc, fit Aurore réveillée en sursaut.

—L'heure de souper, notre demoiselle, répondit Berrichon.

—Comme il tarde ! pensa Aurore.

Puis elle ajouta :

—Mets le couvert ici.

—Je veux bien, notre demoiselle.

Berrichon apporta la lampe, qu'il posa sur la cheminée. Du fond de la cuisine, qui était au bout de la salle, la voix mâle de la vieille Françoise s'éleva :

Les rideaux ne sont pas bien fermés, petiot, dit-elle ; rapproche-les !

Berrichon haussa un petit peu les épaules, tout en se hâtant d'obéir.

—Ma parole, grommelr-t-il, on dirait que nous avons peur des galères.

Berrichon était un peu dans la position d'Aurore. Il ignorait tout et avait grande envie de savoir.

—Tu es sûr qu'il n'est pas rentré par l'escalier ? demanda la jeune fille.

—Sûr ? répéta Jean-Marie. Est-ce qu'on est jamais sûr de rien chez nous ? J'ai vu entrer le bossu sur le tard. J'ai été écouter.

—Tu as eu tort, interrompit Aurore sévèrement.

—Histoire de savoir si maître Louis était arrivé. Quant à être curieux, pas de ça.

—Et tu n'as rien entendu ?

—Rien de rien.

Il étendait la nappe sur la table.

—Où peut-il être allé ? se demandait cependant Aurore.

Ah ! dame, fit Berrichon, il n'y aque le bossu pour savoir ça, notre demoiselle, et c'est bien drôle tout de même de voir un homme si droit que, M. le chevalier, je veux dire maitre Louis, fréquenter un bancroche, tortu comme un tire-bouchon ! Nous autres, nous n'y voyons que du feu, c'est certain. Il va, il vient pas sa porte de derrière.

—N'est-il pas le maitre ? interrompit encore la jeune fille.

Pour ça il est maître, répliqua Berrichon ; le maître d'entrer, le maître de sortir, le maître de se renfermer avec son singe, et il ne s'en gêne pas, non ! N'empêche que les voisins jasent pas mal, notre demoiselle.

—Vous causez trop avec les voisins, Berrichon, dit Aurore.

—Moi ! se récria l'enfant. Seigneur Dieu, si on peut dire ! Alors, je suis un bavard, pas vrai ? Merci. Dis donc, grand'mère, continua-t-il en mettant sa blonde tête à la porte, voilà que je suis un bavard !

—Je sais ça depuis longtemps, petiot, repartit la brave femme ; et un paressoux aussi.

Berrichon se croisa les bras sur la poitrine.

—Bon ! fit-il, ah ! dame, voilà qui est bon ! Alors, faut me pendre, si j'ai tous les vices, ce sera plus tôt fait. Moi qui jamais, au grand jamais, ne dis un mot à personne. En passant, j'écoute le monde, voilà tout. Est-ce un péché ? Et je vous promets qu'ils en disent ! Mais pour me mêler à la conversation de tous ces échoppiers, fi donc ! je tiens mon rang. Quoique ça, reprit-il plus bas, qu'on a bien de la peine à s'empêcher, quand le monde vous font des questions.

—On t'a donc fait des questions, Jean-Marie ?

—En masse, notre demoiselle.

—Quelles questions !

—Des questions bien embarrassantes, allez.

—Mais enfin, dit Aurore avec impatience, que t'a-t-on demandé ?

Berrichon se mit à rire d'un air innocent.

—On m'a demandé tout répliqua-t-il ; ce que nous sommes, ce que nous faisons, d'où nous venons, où nous allons, votre âge, l'âge de M. le chevalier, je veux dire maître Louis, si nous sommes Français, si nous sommes catholiques, si nous comptons nous établir ici, si nous nous déplaisions dans l'endroit que nous avons quitté, si vous faites maigre le vendredi et le samedi, vous, mademoiselle, si votre confesseur est à Saint-Eustache ou à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Il reprit haleine, et continua tout d'un trait :

—Et ci et l'autre, patati, patata ; pourquoi nous sommes venus demeurer justement rue du Chantre, au lieu d'aller demeurer ailleurs ; pourquoi vous ne sortez jamais : et, à ce sujet, Mme Moyneret, la sage-femme, a parié avec la Guichard que vous n'aviez qu'une jambe de bonne ; pourquoi maître Louis sort si souvent ; pourquoi le boss... Ah ! s'interrompit-il, c'est le bossu qui les intrigue. La mère Balahault dit qu'il a l'air d'un quelqu'un qui a commerce avec le Mauvais...

—Et tu te mêles à tous ces cancans, toi Berrichon, fit Aurore.

—C'est ce qui vous trompe, notre demoiselle ; n'y a pas comme moi pour savoir garder son quant à soi. Mais

(Suite à la 6ième page.)

Le Courrier de l'Ouest

Edmonton, Alberta,

Jeudi, 8 Mars 1906

LES BONS EFFETS D'UN BON GOUVERNEMENT.

Nos échanges de Québec contiennent de précieux renseignements au sujet de l'ancienne capitale du Canada. Ces informations sont du plus haut intérêt et une preuve de plus à l'appui de notre démonstration de la semaine dernière.

En effet, nous disions que les bienfaits du Gouvernement Laurier se font sentir dans toutes les parties du Canada, sans en excepter une seule, du sud au nord, de l'est à l'ouest, de l'Atlantique au Pacifique.

Sous les divers régimes conservateurs du temps passé, la ville de Québec n'a fait que déchoir d'année en année. Même la construction du chemin de fer Canadien Pacifique ne lui a guère profité, le tracé principal en ayant été conçu de façon à ignorer les avantages naturels d'un hâvre incomparable, au profit des ports maritimes de la Nouvelle-Angleterre. C'est de peine et misère, au prix d'énormes sacrifices, que la vieille cité a pu obtenir un simple embranchement de cette voie dite nationale, avec une gare mesquine et laide, chiche et négligée, une cahute que nos petites villes de l'Ouest auraient considérée comme une disgrâce. Aussi que de légitimes protestations les fiers Québecquois n'ont-ils pas fait entendre, mais toujours en vain.

Les Québecquois ne sont pas, comme les conservateurs se plaisent à le dire, des citoyens inertes et ignares. Au contraire, ils sont naturellement très entreprenants, industrieux et actifs, sobres et économes. Leur aptitude innée pour les arts industriels, aussi bien que pour le commerce et les affaires, supplée merveilleusement aux lacunes d'une éducation insuffisante. Soit dans les autres villes du Canada, soit aux Etats-Unis, partout ou leurs migrations les portent—et elles sont fréquentes leurs migrations—on les voit prospérer, prendre les devants dans toutes les branches de l'activité humaine. Ils sont passablement nombreux dans l'Ouest où ils forment la classe la plus désirable des arrivants. Les ouvriers et colons que Québec nous envoie ne sont pas les plus instruits, je le veux bien, mais la nature les a si bien doués, ces hommes forts qui doivent beaucoup à eux-mêmes et bien peu à leurs écoles.

Bref, grâce à ses qualités suréminentes mais endormis chez lui, laisser sa ville natale qu'il chérit par-dessus tout, c'est pour le Québecquois se réveiller dehors, moyen infaillible d'assurer son avenir. L'expatriation le jette presque toujours sur le chemin du succès ou de la fortune, de quel que côté qu'il se dirige, dans quelque entreprise qu'il place son effort. Au contact d'étrangers à l'intelligence mieux outillée par l'étude, il acquiert vite et avec une facilité merveilleuse l'expérience ou les connaissances pratiques dont il a besoin, dont il n'a pas fait bagage avant de se mettre en route.

***

Comment se fait-il que la ville de Québec, avec une population si brillamment douée sous tous les rapports, ait décliné si longtemps et jusqu'à ces dernières années, alors que les autres villes du Dominion, toutes plus jeunes, ont progressé et l'ont devancée?

Comment se fait-il que la plus ancienne ville du Canada n'en soit pas la première, en population et en richesse?

Son site admirable possède tous les avantages naturels des localités les plus favorisées avec, en outre, des avantages qui n'existent pas ailleurs.

Et cependant le vieux Québec s'est laissé devancer, il a rétrogradé.

Donnez-nous l'explication de ce phénomène dont on ne peut tenir la nature responsable.

Faut-il s'en prendre à la population? Non, car ce peuple doit aussi à la nature d'être laborieux, industrieux, habile et adroit, entreprenant, impulsif. Si l'instruction pratique lui fait défaut, son intelligence native contre-balance ce désavantage. Il n'est pas moins ambitieux que les autres; la possession des biens temporels ne lui paraît pas moins alléchante.

La cité de Champlain est redevable de son infortune et de ses revers à la politique étroite et malveillante du parti conservateur.

Sous les régimes conservateurs, le gouvernement local et le gouvernement fédéral se sont donné la main pour déjouer les entreprises de la ville de Québec, lui susciter des obstacles, la tenir dans le marasme.

Toujours rebutés, toujours contrecarrés, les citoyens de Québec ont fini souvent par se décourager et tomber dans la lassitude. Entre temps, on les a vus paraître se résigner, en attendant des jours meilleurs. La justice des torys les taxait alors d'indolence et d'incapacité, de race inférieure.

***

Feu l'hon. H. Mercier devait opérer le relèvement de Québec. En effet, ce grand patriote avait de grands projets en vue. Quel scandale! Oh! l'audacieux!

Les conservateurs, partout alarmés, ne lui ont pas laissé le temps d'exécuter ses projets patriotiques. Ils l'ont tué par la calomnie, après avoir expédié d'Ottawa le bourreau chargé de porter le dernier coup.

De 1892 à 1897, sous Boucherville et Taillon, ces instruments du torysme alors puissant à Ottawa, Québec a dû renoncer à toute espérance.

Mais en 1897, année mémorable pour Québec, le réveil, le glorieux réveil sonne sur toute la ligne, haut et fort. L'étourdissement des conservateurs est manifeste.

Les libéraux détiennent le pouvoir à Ottawa, à la législature, au conseil de ville. Les trois administrations fédérale, provinciale et municipale vont enfin marcher à l'unisson, l'une ne se mettant plus en travers des autres. En avant, Québec!

***

On ne reconnaît plus le vieux Québec. On l'a rejeuni, transformé en moins de dix ans. Nettoyé, assaini, propre comme un sou neuf, il est devenu l'admiration des voyageurs et des touristes qui en propagent le beau renom dans toute l'Amérique et même en Europe.

Ses finances sont dans un état splendide. Il a oublié l'ère des déficits et des emprunts. Des édifices somptueux et élégants remplacent les mâsures et les ruines. Le jeune Québec s'embellit et s'agrandit. Il n'y a plus de vieux Québec, mais une ville d'avenir.

La rage dans l'âme, les conservateurs sont au désespoir. Ils s'acharnent à vilipender les bienfaiteurs de leur ville, ils maudissent le progrès.

Ils ont opposé leur mauvais vouloir à toutes les améliorations, ils ont suscité des embarras. Mais le progrès libéral a marché malgré eux, sans leur concours.

Cependant les progrès déjà accomplis ne sont que le prélude, l'annonce de ce qui reste à faire. L'ancienne capitale du Canada est au moment d'entrer dans une ère de prospérité qui l'aura bientôt réintégré au premier rang, à sa place naturelle parmi les autres villes du Dominion.

A part la sage modération des tarifs de douane et d'accise dont les bons effets se produisent à Québec comme dans les autres parties du pays, les deux causes déterminantes du réveil de l'ancienne capitale sont, sans contredit, la construction du Transcontinental national, la construction du pont sur le Saint-Laurent, deux grandes entreprises du gouvernement Laurier.

Mais, contre ces nobles entreprises, la parti conservateur n'a pas manqué d'enrégistrer son protêt désormais historique. On ne lui devra aucune reconnaissance.

Voici quelques-uns des renseignements que nous trouvons dans les journaux de Québec depuis une couple de mois.

Déjà à l'étroit dans ses limites actuelles, cette ville le sera bien davantage et beaucoup trop dans une couple d'années, même dans quelques mois. Aussi est-il sérieusement question d'y réaliser un projet assez ancien, mais qu'on laissait dormir: l'annexion des municipalités voisines. Des rues, des quartiers nouveaux vont surgir sans retard. La valeur de la propriété foncière est à la hausse. Le prix des loyers a monté considérablement depuis douze mois.

Dès ce printemps, à l'ouverture de la navigation, deux grands propriétaires de bateaux transatlantiques, auront fait de Québec leur terminus d'été pour de gros steamers actuellement sur chantier. Ces nouveaux navires auront un tirant d'eau tel qu'il leur sera difficile, sinon impossible, de remonter le fleuve jusqu'à Montréal. Cette dernière ville restera cependant la tête de navigation pour les steamers de moindre dimensions. Elle n'en souffrira pas.

Mais, à Québec, il va falloir se mettre immédiatement à l'œuvre pour l'outillage du port, prolongement des anciens quais, construction de quais nouveaux, etc.

Dans douze ou quinze mois, peut-être avant, le Canadian Northern entrera à Québec, à l'est, moins de deux ans après son entrée à Edmonton, à l'ouest. Ce transcontinental aura aussi ses paquebots océaniques qui viendront prendre cargaison de grains, les élévateurs étant déjà érigés, du moins en partie, suffisamment du reste pour les débuts.

Tout le monde sait que de Winnipeg à Edmonton, en venant vers l'ouest, la construction du Grand Tronc Pacific est poussée avec la plus grande vigueur. Il en est de même du Transcontinental National (prolongement du G. T. P. à l'est) de Winnipeg à Québec, en allant vers l'est. Il n'y a plus de doute que, dans quelques mois, toutes les sections de cette ligne gigantesque seront sous contrat et en construction simultanément, entre Edmonton et Québec. Dans trois ans, les gens d'Edmonton pourront visiter leurs concitoyens et parents de Québec, en prenant passage sur cette voie directe et rapide, voyage qui se fera en 60 au lieu des 120 heures d'aujourd'hui.

Puis, la compagnie du G. T. P. aura à Québec, comme les autres, ses élévateurs, ses quais, ses gros steamships.

En 1908, dans deux ans, aura lieu l'inauguration du fameux pont du cap Rouge, alors achevé, sur lequel passeront, outre les trains des chemins de fer déjà mentionnés, ceux du Grand Tronc, de l'Intercolonial, du Québec Central etc.

Il est vrai qu'aucun de ces immenses travaux, destinés à révolutionner le vieux Québec, n'est encore achevé; mais on attend pas cela les bras croisés. On se remue en attendant. On prévoit, on se prépare, on anticipe. Ces entreprises, dont la réalisation prochaine est assurée, donne d'avance l'impulsion aux progrès qui les précèdent nécessairement.

Par ce qui se passe actuellement à Edmonton, à Saskatoon, à Winnipeg, à la tête du lac Supérieur, seulement que dans l'expectative certaine du Transcontinental canadien, nos lecteurs de l'Ouest, ont, sous les yeux, des faits qui vont se répéter à Québec. La propriété est recherchée, elle prend du prix; on achète, on revend; on bâtit, on se prépare à bâtir des magasins, des entrepôts, des usines, des gares, des élévateurs, etc.

Le point de départ de tous ces progrès, on ne saurait trop le dire, c'est la construction prochaine du G. T. P. et l'achèvement prochaine du pont de Québec. Entreprises vraiment nationales, puisque l'Ouest et l'Est doivent en bénéficier.

Autrefois, on croyait pouvoir favoriser certaines parties du Canada au détriment des autres, de Québec en particulier. C'était l'application de ce principe: Périsse plutôt ce Canada si le développement de ses ressources doit contribuer à la grandeur de la vieille capitale.

Sous le gouvernement libéral de Sir Wilfrid Laurier, on a une conception plus large et plus heureuse de la solidarité qui existe entre les divers parties du Canada, dont le développement général ne peut bien se faire qu'en suivant les exigences de la nature et les lois de l'harmonie.

***

En terminant, nous citerons un entrefilet de notre excellent confrère, *Le Soleil* de Québec, à la date du 1er février:

"Nos bons amis les conservateurs, " dont le régime a été si désastreux " pour la province et la ville de Québec,— la " french capital," cauchemar des tories,— essayent de diminuer l'importance d'abord des améliorations qui vont se faire dans notre ville, et ensuite d'enlever à nos " chefs et à notre parti tout le mérite " du succès. Nous croyons qu'il est " inutile de discuter ce point-là avec " eux."

Ces quelques lignes du *Soleil* font connaître la nouvelle tactique des conservateurs. Ils s'efforcent de jeter le doute sur la réalité et l'auteur des progrès qui s'accomplissent aujourd'hui malgré leur opposition acharnée.

Tels nous les voyons dans l'Ouest, tels ils sont dans l'Est.

VONDA, SASK.

Un Exemple des Progrès Extraordinaires de l'Ouest.

Vonda est un village qui compte à peine six mois d'existence, situé sur la ligne principale du Canadian Northern Ry, à 476 milles à l'ouest de Winnipeg, en plein cœur des plus belles terres à blé de Saskatchewan. Le progrès extraordinaire de Vonda, le montant d'affaires que ses marchands ont fait pendant ces six mois, sont les meilleures preuves de la richesse du district.

Vonda est un des plus beaux sites qui soient sur la ligne du C. N. R. Terrain absolument plat et très bien égouté.

Deux jolis lacs, le premier à un mille, l'autre à trois milles de la ville, procurent aux habitants de Vonda des endroits de villégiature incomparables.

Il faut se rappeler, en considérant les données suivantes, que le chemin de fer passe à travers le district de Vonda depuis une année seulement et que, pour la majorité des cultivateurs, 1905 a apporté la première récolte.

Du 28 septembre, 1905, au 16 janvier, 1906, 104,827 minot de blé ont passé par le marché de Vonda. Cette quantité sera augmentée de 35,000 minots au printemps.

On estime qu'à peu près un pour cent des terres à blé du district était en exploitation en 1905. Quand tout le terrain sera pris, la récolte atteindra le million de minots, et Vonda deviendra un des plus importants marchés de l'Ouest.

La somme de $25,000 à peu près a été dépensée pour la construction durant le derniers six mois, la plupart des constructions ne sont cependant que temporaires et seront reconstruites au printemps.

On estime que le village a fait pour $150,000 d'affaires durant les derniers six mois. Considérant le court espace de temps qui s'est écoulé depuis la fondation du village, ce chiffre est extraordinaire et dépasse tout ce qu'on pouvait attendre.

Les différentes branches de commerce et de l'industrie et les professions actuellement représentées à Vonda, sont: Marchandises sèches, librairie, boucherie, buanderie, ferblanterie, pharmacie, médecine, sellerie, hôtellerie, forge, menuiserie, etc.

Vonda possède une belle école publique qui a couté $2,500.

Durant 1905, 30,000 acres de terre à blé ont été vendus à des colons; il reste encore environ 100,000 acres à vendre. Les prix sont de $8.00 à $12.00 de l'acre.

Il reste encore quelques homesteads dans le district et une agence des terres du Dominion sera établie ici au printemps pour l'accommodation des chercheurs de homesteads.

Vonda possède déjà un immense élévateur à grain, mais il en faudra trois ou quatre nouveaux d'ici à l'automne.

Le chemin de fer construira ce printemps un *loading platform* et une cour aux animaux.

Actuellement, il y aurait de bons sites pour une banque, un moulin à farine, un salon de barbier, un magasin de meubles, une imprimerie et une boulangerie.

Si vous êtes en quête de terres pour la culture, ou d'un site d'affaires, écrivez au secrétaire du Board of Trade de Vonda avant de faire un choix définitif.

Cartes Professionnelles

L. Dubuc, M. A., A. Dubuc, B. A.
Omer St Germain.

DUBUC & DUBUC

AVOCATS et NOTAIRES

Avocats, Solliciteurs, Avoués, Notaires, etc., pour les provinces d'Alberta, Saskatchewan, Manitoba et Québec.

Boite de Poste 543. Téléphone 287
Bureaux :

Au-dessus de la Banque Imperiale

ARGENT à prêter et à placer, fonds privés et de compagnies.

Dr P. ROY,
MEDECIN - CHIRURGIEN
Elève des Hopitaux de Paris et New-York.

Spécialités : Maladies des yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge. Examen des yeux pour choix de Lunettes.

Heures de Consultation : 2 p. m. à 5 p. m.

Téléphones : Bureau 86, Résidence 188

Dr D. FERRIS,
MEDECIN et CHIRURGIEN

Bureau : McLeod Block.
Résidence : Coin de la 5me Rue et de l'Avenue Peace
Téléphone 134 et 193

Dr A. BLAIS,
MEDECIN et CHIRURGIEN
Ancien Interne de l'Hopital Péan, Paris

Bureau : Heiminck Block, **Tel. 174**
Résidence : 6me Rue Ouest près de la rue Main, **Tel. 181**
Consultation ; De 11 à 12 a.m. Et de 2 à 5 p.m.

Dr GIROUX
MEDECIN ET CHIRURGIEN
ST. ALBERT, ALTA.

TAYLOR, BOYLE & GARIEPY
PROCUREURS, AVOCATS, NOTAIRES, AVOUÉS, ETC.

Solliciteurs pour la "Canadian Bank of Commerce," la "Sun and Hastings Loan and Saving Co.," la "Great West Life Assurance Co.," la "Standard Loan Co.," "l'Union Trust," la "Dominion Life Assurance Co.," la "Imperial Life Assurance Co." "Brandstreet's Co." "International Mercantile Agency." "International Harvester Co."

ARGENT A PRETER

H. C. Taylor, M. A. L.L.B.
J. R. Boyle. M. P. P.
Wilfrid Gariepy, B.A., B.C.L.

Bureaux : Bloc Gariepy & Lessard
Edmonton, Alta., Canada.
Boite de Poste "A" Téléphone 25
Adresse télégraphique "Taroga"

SHORT, CROSS, BIGGAR & EWING
Avocats, Notaires, Etc.
Bureau Cameron Block, Edmonton, Alta.
Argent à prêter
Procureurs pour la Banque des Marchands du Canada, et pour la Banque Union.
Wm. Short, C. W. Cross
O. M. Biggar, A. F. Ewing

NOEL, NOEL & CORMACK,
Avocats, Notaires, Etc.
EDMONTON, Alta, DAWSON, Y.T.
BUREAU A EDMONTON, BLOC POTTER & McDOUGALL, Coin des rues Jasper et McDougall

---

R. W. Cautley, D. L. S. R. H. Cautley, D. L. S
J. L. Coté, D. L. S.
CAUTLEY, COTÉ & CAUTLEY
Arpenteurs & Ingénieurs civils
EDMONTON
Bureau : Sandison Block Boite Postale 6

Dr R. H. TILL
DENTISTE
Edmonton
Bureau au-dessus du magasin de J. I. Mills

BECK, EMERY & NEWELL,
Avocats, Notaires, Etc.
N. D. Beck, Administrateur public,
E.C.Emery, C.F.Newell, S.E.Bolton
Bureau en haut de la Banque Imperiale
Edmonton, Alta.

La Reine de l'Ouest.

Le fait que la Bourse aux grains de Winnipeg prend une importance de plus en plus grande est prouvé à l'évidence par un syndicat de marchands de grains des Etats-Unis qui a fait l'offre d'acheter les soixante sièges actuellement vacants à la Bourse.

Le syndicat demande à la Bourse de fixer elle-même le prix des sièges.

L'automne dernier un siége à la Bourse aux grains était coté à $2,500, si les soixante siéges encore vacants étaient vendus la Bourse encaisserait en bloc $150,000.

L'Election de Maisonneuve.

Les tories, comme des voyageurs écartés dans le désert, se font toutes sortes d'illusions. Après l'élection de Maisonneuve, où le parti conservateur n'avait seulement pas de candidat, leurs journaux crient partout à la défaite du gouvernement, la fin du règne du parti libéral, etc. A ce sujet il est bon de tirer les choses au clair.

M. Grothé, le candidat du gouvernement, est un grand manufacturier qui s'est toujours montré hostile aux unions ouvrières, il est donc tout naturel que les ouvriers, qui forment la très grosse majorité de la population de Maisonneuve, se soient choisi un candidat et l'ait soutenu. M. Verville, le candidat ouvrier, est ni un conservateur ni un libéral, comme il l'a toujours déclaré. De quoi donc les con servateurs se glorifient-ils ?

Proposeur de l'Adresse.

Ottawa.—M.W.E. Knowles, récemment élu comme successeur de l'hon. Walter Scott, dans Assiniboia-Ouest, proposerait l'adresse en réponse au discours du trône, le lendemain de l'ouverture de la session, le 9 mars. M. Chisholm, qui a été élu dans Antigonish, secondera l'adresse.

Signe de Prospérité.

Le revenu des douanes du Canada va toujours en augmentant. Les huit mois derniers accusent une augmentation de $2,401,344 sur la période correspondante de l'exercice financier précédent. Pour le mois de février, l'augmentation est de $318,197.

Voici les chiffres en détail :

MOIS DE FÉVRIER.

1905-6	$3,331,248.53
1904-5	3,013,051.08
Augmentation	$ 318,197.45

Les huit derniers mois :

1905-6	$29,623,362.99
1904-5	27,222,018.31
Augmentation	$ 2,401,344.68

Les vaches sont parées d'une boucle d'oreille en Belgique. Le conseil d'hygiène de ce pays exige que tout gros bétail porte à partir de trois mois une petite plaque de métal indiquant son âge et son état sanitaire. De plus, cette plaquette doit être retenue par un anneau à l'une des oreilles de l'animal afin que toute substitution soit impossible.

J. B. Lubbock
Entrepreneur de
Pompes Funèbres

Telephone 223 3 Portes Voisines du "Empire Blok"

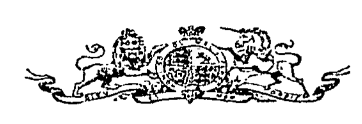
La Troupe de
JIMMY FAX
sera à Edmonton pour le lundi de Paques.

KELLY & BEALS

Marchands
d'Instruments Agricoles.
Machineries,
Peintures, etc.

Edmonton Alta.

Dr O. F. Strong
DENTISTE
EDMONTON, ALTA.



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

Lee & Marshall
Matelas, Tapis, Prélarts, Linoléum, Posage de Tapis et Prélarts
PREMIERE RUE, près de McDougall & Secord, EDMONTON

BOITE POSTALE No. 524

A. MICHAUD,
Ingénieur Civil, Diplome de l'Ecole Polytechnique Montréal, Arpenteur Fédéral et Provincial pour Québec.
Bureau, Bloc McLeod, AVENUE JASPER
EDMONTON

Tabac à chiquer
En palettes
PAY ROLL
10 cts.

RAZOIRS, CISEAUX, COUTEAUX, Le plus bel asortiment à Edmonton de Razoirs, RAZOIRS de SURETE (Safety Razors) le "Guillette," le "Comfort," le "Rapide." CISEAUX pour barbiers, tailleurs, TONDEUSES, BROSSES A BARBE, Etc.

Réné Lemarchand,
Deggendorfer Block, entre Revillon Freres & Hudson Bay Co.
Agent à Edmonton pour la Compagnie Transatlantique, Ligne française de New-York au Havre.
AVENUE JASPER En face de la Baie d'Hudson.
Boite aux lettre 596 **Téléphone 302**

DICKSON & Co.
Courtiers d'Immeubles
Terrains à vendre, de $100. à $30,000. Plusieurs jolies propriétés de la partie Est de la ville.
Venez voir la carte que nous avons au bureau. Elle donne plus d'informations qu'une journée de recherches.
Bureaux : Vis-à-vis la Banque Union

Téléphone 299 **Boite Postale 414**

Edmonton Real.. Estate Company

A. York & Son **F. L. O'Coffey**
Bureaux, Bloc Heiminck

Seuls Agents pour le "NORWOOD ESTATE"
Terrains à batir de $80. à $150. chaque

Conditions : $10.00 comptant, balance, $5.00 par mois, pour chaque terrain, sans intérêt. Tous ces terrains sont dans les limites de la ville

$500,000.00

Nous avons aussi pour $500,000.00, de nos propriétés, comprenant des terrains sur la rue Principale (Ave. Jasper), des lots pour résidences, et des maisons dans toutes les parties de la ville. Fermes en exploitation, ou non. Nous vous invitons cordialement à venir nous voir ou à nous écrire.

Référence, Banque Impériale du Canada

Edmonton **Alberta**

La Pire Guigue.

(Suite de la 2ième page.)

mon corps. Mais je craignais encore, car il était douteux que les docteurs pussent me ranimer., et cependant queqlue temps je croyais être obligé de me tenir là, et de me voir mourir devant mes propres yeux. Mais finalement, je pus respirer plus à l'aise, en apercevant que j'étais hors de danger.

Mais la suite fut pénible pour le pauvre vieux Gagnon, car quand il retourna au bord de la rivière, il n'y avait plus personne. Voyez-vous, du moment que nous l'avons quitté, ce poltron de Ruel s'était hâté de s'esquiver, avec la chaloupe astrale du bonhomme à sa remorque.

Vous pouvez parler de la guigue, mais que pensez-vous de ce pauvre vieux diable de "Pit," abandonné sur cette île sans même une seule planche astrale pour s'évader. Et il n'a jamais pu s'échapper. Il y a neuf ans de cela et jusqu'à ce jour, les gardes voient se promener le soir le long de la rive, sa longue barbe flottant au vent, sanglotant, se tordant les mains, et regardant toujours vers les lumières de la ville espérant apercevoir la chaloupe astrale qui ne revient jamais.

CYPRIEN LEBLOND.

Roosevelt et les Mineurs.

Le président Roosevelt est de nouveau intervenu comme médiateur entre les mineurs et les propriétaires de mines. Comme résultat d'une de ses lettres adressées à John Mitchell, président de "The United Mine Workers," une convention des mineurs aura lieu le 15 mars prochain, dans le but d'en venir à un arrangement, avec les marchands de charbon bitumineux, et de prévenir la grève qui devait avoir lieu le 1er avril.

La lettre du président et le projet de cettre convention ont été publiés ce soir par M. Mitchell, après une longue conférence avec Francis L. Robbins, président de la "Pittsburg Coal Co.". Etaient présents à cette conférence W. C. Perry, de la "Southwestern Coal Association" et R. F. Bush, représentant les intérêts des chemins de fer Gould, dans les charbons bitumineux.

Les Besoins de Port-Arthur.

M. James Connee, M. P., est allé à Ottawa avec une délégation de Port-Arthur qu'il a présenté au directeur des postes, au ministre de l'Intérieur et au ministre des travaux publics.

La délégation se composait du maire Y. P. Clavette, du conseiller A. McKinnon, président du bureau des travaux publics, de M. F. B. Allen, rédacteur du *Port-Arthur Chronicle*, et de M. G. Moring, président du Board of Trade,

La demande présentée à M. Aylesworth est à l'effet qu'une addition soit faite au bureau de poste de façon à donner plus d'accommodation pour les affaires postales, et aider les autres départements, qui sont trop a l'étroit.

A M. Oliver, on a demandé de ne pas fermer le bureau d'immigration, comme on dit qu'il en avait l'intention. Un grand nombre de colons sont venus dans les districts de Thunder Bay et Rainy River par l'intermédiaire de ce bureau qui est la seule agence maintenue dans le nouvel Ontario par le gouvernement fédéral.

La délégation a demandé à M. Hyman de faire construire le brise-lames projeté à une distance suffisante pour permettre aux plus gros navires d'évoluer. Elle suggère aussi que le brise-lames actuel soit prolongé au nord de façon à protéger les élévateurs de la cale sèche projetée. On demande en outre l'aide ordinaire du gouvernement pour la cale sèche qui doit être construite par une compagnie privée.

Exposition à Calgary.

C. W. Peterson, gérant de la compagnie d'exhibition de Calgary, a fait un voyage à Ottawa à l'effet d'obtenir une subvention à l'exposition générale du Dominion qu'il organise à Calgary. Cette foire coloniale aura lieu en 1908.

LE BOSSU

—— OU ——

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

faut les entendre, les femmes surtout. Ah ! Dieu de Dieu ! les femmes ! N'y a pas à dire, je ne peux pas mettre tant seulement les pieds dans la rue sans avoir les oreilles toutes chaudes... "Holà ! Berrichon ! chérubin du bon Dieu ! me crie la regrattière d'en face, viens ça que je te fasse goûter de mon moust." Elle en a du bon. notre demoiselle. "Tiens, tiens, fait la grosse gargotière, il humerait bien un bouillon, cet ange-là." Et la beurrière, et la vieille qui raccommode les fourrures, et jusqu'à la femme du procureur, quoi ! Moi, je passe, fier comme un valet d'apothicaire. La Guichard et la Moyneret, la Balahault, la regrattière d'en face, la beurrière, la qui rafistole les fourrures, et les autres y perdent leurs peines. Ça ne les corrige pas. Ecoutez voir comme elles font, notre demoisolle, s'interrompit-il ; ça va vous amuser. Voilà la Balahault, une maigre et noire avec des lunettes sur le nez. "Elle est tout de même mignonnette et bien tournée, cette enfant-là." C'est de vous qu'elle parle. "Ça a vingt ans, pas vrai, l'amour ?—Je ne sais pas, répondait Berrichon prenant sa grosse voix. Puis, en fausset : "Pour mignonnette, elle est mignonnette ; (voilà la Moyneret qui dégoise) et l'on ne dirait pas que c'est la nièce d'un simple forgeron. Au fait, est-elle sa nièce, mon poulet ?—Non," fit Berrichon basse-taille.

Berrichon ténor poursuivait : "Sa fille, alors, bien sûr ? Pas vrai, minet ? —Non ." Et j'essaye de passer, notre demoiselle. Mais je t'en souhaite. Elles se mettent en cercle autour de moi. La Guichard, la Durand, la Morin, la Bertrand. "Mais si ce n'est pas sa fille, qu'elles font, c'est donc sa femme, alors ?—Non.—Sa petite sœur !—Non.—Comment, comment, si ce n'est ni sa femme, ni sa sœur, ni sa fille, ni sa nièce. C'est donc une orpheline qu'il a recueillie... une enfant élevée par charité ?—Non, non, non, non,', cria ici Berrichon à tue-tête.

Aurore mit sa belle main blanche sur son bras.

—Tu as eu tort, Berrichon, dit-elle d'une voix douce et triste ; tu as menti. Je suis une enfant qu'il recueillie, je suis une orpheline élevée par charité.

—Par exemple, voulu se récrier Jean-Marie,

La prochaine fois qu'elles t'interrogeront, poursuivit Aurore, tu leur répondras cela. Je n'ai point honte. Pourquoi cacher les bienfaits de mon ami ?

—Mais, notre demoiselle...

—Ne suis-je pas une pauvre fille abandonnée ? continuait Aurore en rêvant. Sans lui, sans ses bienfaits...

—Pour le coup, s'écria Berrichon, si maître Louis, comme il faut l'appeler, entendait cela, il se mettrait dans une bonne colère. De la charité ! des bienfaits ! fi donc, mademoiselle !

—Plût à Dieu qu'on ne prononçat pas d'autres paroles en parlant de lui et de moi ! murmura la jeune fille, dont le beau front pâle prit des nuances rosées.

Berrichon se rapprocha vivement.

—Vous savez donc ? balbutia-t-il.

—Quoi ? demanda Aurore tremblante.

—Dame ! notre demoiselle...

—Parle, Berrichon, je le veux.

Et, comme l'enfant hésitait, elle se dressa impérieuse, et dit :

—Je t'ai ordonné de parler, j'attends.

Berrichon baissa les yeux, tortillant avec embarras la serviette qu'il tenait à la main.

—Quoi donc ! fit-il, c'est des cancans, rien que des cancans. Elles disent comme ça ; "Nous savons bien, il est trop jeune pour être son père. Puisqu'il prend tant de précautions, il n'est pas son mari..."

—Achève dit Aurore, dont le front livide était mouillé de sueur.

—Dame ! notre demoiselle, quand on est ni le père, ni le frère, ni le mari...

Aurore se couvrit le visage de ses mains.

VII

MAITRE LOUIS.

Berrichon se répentait amèrement déjà de ce qu'il avait dit.

Il regardait avec effroi la poitrine d'Aurore soulevée par les sanglots, et il pensait ;

—S'il allait entrer en ce moment.

Aurore avait la tête baissée. Ses beaux cheveux tombaient par masses sur ses mains, au travers desquelles les larmes coulaient. Quand elle se redressa, ses yeux étaient baignés, mais le sang était revenu à ses joues.

—Quand on n'est ni le père, ni le frère, ni le mari d'une pauvre enfant abandonnée, prononça-t-elle lentement, et qu'on s'appelle Henri de Lagardère, on est son ami, on est son sauveur et son bienfaiteur. Oh ! s'écria-t-elle en joignant ses mains qu'elle leva vers le ciel, leurs calomnies mêmes me montrent combien il est audessus des autres hommes. Puisqu'on le soupçonne c'est que les autres font ce qu'il n'a pas fait. Je l'aime bien, ils seront la cause que je l'adorerai comme un Dieu.

—C'est ça, notre demoiselle, fit Berrichon, adorez-le, rien que pour les faire enrager.

Henri, murmurait la jeune fille, le seul être au monde qui m'ait protégée et qui m'ait aimée.

—Oh ! pour vous aimer, s'écria Berrichon, qui revenait à son couvert trop longtemps négligé, ça va bien, c'est moi qui vous le dis. Tous les matins, nous voyons ça, nous deux grand'maman. "Comment a-t-elle passée la nuit ? Son sommeil a-t-il été tranquille? Lui avez-vous bien tenu compagnie hier ? Est-elle triste ? Souhaitait-elle quelque chose ?" Et, quand nous avons pu surprendre un de vos désirs, il est si content, si heureux. Ah ! dame, pour vous aimer, ça y est.

—Oui, fit Aurore en se parlant à elle-même, il est bon, il m'aime comme sa fille.

—Et encore autrement, glissa Berrichon d'un air malin.

Aurore secoua la tête.

Aborder ce sujet était un si grand besoin de son cœur, qu'elle ne réfléchissait ni à l'âge ni à la condition de son interlocuteur.

Jean-Marie Berrichon, en train de mettre son couvert, passait à l'état de confident.

—Je suis seule, dit-elle, seule et triste toujours.

—Bah ! riposta l'enfant, notre demoiselle, dès qu'il sera rentré, vous retrouverez votre sourire.

—La nuit est venue, poursuivit Aurore, et j'attends toujours, et cela est ainsi chaque soir, depuis que nous sommes dans ce Paris.

—Ah ! dame, fit Berrichon, c'est l'effet de la capitale. La, voilà mon couvert mis et un peu bien. Le souper est-il prêt la mère ?

—Depuis une heure au moins, répondit le viril organe de Françoise au fond de la cuisine.

Berrichon se gratta l'oreille.

—Il y a pourtant gros à parier qu'il est là-haut, fit-il, avec son diable de bossu. Et ça m'ennuie de voir que notre demoiselle se fait comme ça de la peine. Si j'osais...

Il avait traversé la salle basse. Son pied toucha la première marche de l'escalier qui conduisait à l'appartement de maître Louis.

—C'est défendu, pensa-t-il ; je n'aimerais pas à voir M. le chevalier en colère comme l'autre fois. Dieu de Dieu ! Ah ça ! notre demoiselle, reprit-il en se rapprochant, pourquoi donc qu'il se cache tout de même ? Ça fait jaser. Moi d'abord, je sais que je jaserais si j'étais à la place des voisins, et pourtant, certes, je ne suis pas bavard, je dirais comme les autres ; "C'est un conspirateur," ou bien ; "C'est un sorcier."

—Ils disent donc cela ? demanda Aurore.

Au lieu de répondre, Berrichon se mit à rire.

—Ah ! Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, s'ils savaient comme moi ce qu'il y a là haut ; un lit, un bahut, deux chaises, une épée pendue au mur, voilà tout le mobilier. Par exemple, dans la pièce fermée, je ne sais pas, je n'ai vu qu'une chose.

—Quoi donc ? interrompit Aurore vivement.

—Oh ! fit Berrichon, pas la mer à boire. C'était un soir qu'il avait oublié de mettre la petite plaque qui bouche la serrure par derrière, vous savez.

—Je sais. Mais osas-tu bien regarder par le trou ?

—Mon Dieu ! notre demoiselle, je n'y mis point de malice, allez. J'étais monté pour l'appeler de votre part ; le trou brillait. J'y mis mon œil.

—Et que vis-tu ?

—Je vous dis, pas le Pérou. Le bossu n'était pas là. Il n'y avait que maître Louis, assis devant une table. Sur la table était une cassette, la petite cassette qui ne le quitte jamais en voyage. J'avais toujours eu envie de savoir ce qu'elle renfermait. Ma foi ! il y tiendrait encore pas mal de quadruples pistoles ; mais ce ne sont pas des pistoles que maître Louis met dans sa cassette, c'est un paquet de paperasses, comme qui dirait une grande lettre carrée, avec trois cachets de cire rouge qui pendent, larges chacun comme un écu de six livres.

Aurore reconnaissait cette description. Elle garda le silence.

—Voilà, reprit Berrichon, et ce paquet-là faillit me coûter gros. Il parait que j'avais fait du bruit, quoique je sois adroit de mes pieds. Il vint ouvrir la porte. Je n'eus que le temps de me jeter en bas de l'escalier, et je tombai sur mes reins, que ça me fait encore mal quand j'y touche. On ne m'y reprendra plus... Mais vous, notre demoiselle, vous à qui tout est permis, vous qui ne pouvez rien craindre je vas vous dire, j'aimerais bien qu'on soupe un peu de bonne heure pour aller voir entrer le monde au bal du Palais-Royal. Si vous montiez, si vous alliez l'appeler un petit peu avec votre voix si douce ?...

Aurore ne répondit point.

—Avez-vous vu, continua Berrichon, qui n'était pas bavard, avez-vous vu passer toute la journée, les voitures de fleurs et de feuillages, les fourgons de lampions, les pâtisseries et les liqueurs?

Il passa le bout de sa langue gourmande sur ses lèvres.

—Ça sera beau, s'écria-t-il. Ah ! si j'étais seulement là dedans, comme je m'en donnerais.

—Va aider ta grand'mère, Berrichon, dit Aurore.

—Pauvre petite demoiselle, pensa-t-il en se retirant, elle meurt d'envie d'aller danser.

La tête pensive d'Aurore s'inclinait sur sa main. Elle ne songeait guère au bal ni à la danse. Elle se disait en elle-même :

—L'appeler ? à quoi bon l'appeler ? Il n'y est plus, j'en suis sûre. Chaque jour ses absences se prolongent davantage. J'ai peur, interrompit-elle en frissonnant ; oui, j'ai peur quand je réfléchis à tout cela. Ce mystère m'épouvante. Il me défend de sortir, de voir, de revoir personne. Il cache son nom, il dissimule ses démarches. Tout cela, je le comprends bien, c'est le danger d'autrefois qui est revenu, c'est l'éternelle menace autour de nous : la guerre sourde des assasins.

—Qui sont-ils, les assassins ? fit-elle après un silence ; ils sont puissants, ils l'ont prouvé ; ce sont ses ennemis implacables, ou plutôt les miens. C'est parce qu'il me défend qu'ils en veulent à sa vie, et il ne me dit rien, s'écria-t-elle, jamais rien, comme si mon cœur ne devait pas tout deviner, comme s'il était possible de fermer des yeux qui aiment. Il entre, il reçoit mon baiser, il s'assied, il fait ce qu'il peut pour sourire. Il ne voit pas que son âme est devant moi toute nue, que d'un regard je sais lire dans ses yeux son triomphe ou sa défaite. Il se défie de moi ; il ne veut pas que je sache l'effort qu'il fait, le combat qu'il livre, il ne comprend donc pas, mon Dieu ! qu'il me faut mille fois plus de courage pour dévorer

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRETAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : John Wilson

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE L'Hon. C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-GOUVERNEUR : Hon. M. Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A. C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : sera nommé à l'ouverture de la première session.

COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir " A ", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

A Nos Lecteurs.

Nous expédierons gratis un numéro échantillon du COURRIER DE L'OUEST à toutes les personnes dont on voudra bien nous envoyer le nom et l'adresse.

Si, parmi nos abonnés il s'en trouve qui, ainsi que nous l'espérons, désireraient aider à notre œuvre patriotique, nous les prions de nous faire une liste contenant le nom et l'adresse d'un certain nombre de leurs parents ou de leurs amis auxquels nous pourrions envoyer gratis, et à titre d'échantillon, un exemplaire du COURRIER DE L'OUEST.

De la sorte, sans se donner une lourde peine, ni s'imposer de grands sacrifices, nos bienveillants lecteurs nous rendront un service que nous apprécierons avec reconnaissance.

L'ADMINISTRATION

mes pleurs qu'il ne m'en faudrait pour partager sa tâche et combattre à ses côtés.

Un bruit se fit dans la salle basse, un bruit bien connu sans doute, car elle se leva tout à coup, radieuse. Ses lèvres s'entrouvrirent pour laisser passer un petit cri de joie. Le bruit, c'était une porte qui s'ouvrait au haut de l'escalier intérieur.

Oh ! que Berrichon avait bien raison ! Sur ce délicieux visage de vierge, vous n'eussiez retrouvé en ce moment aucune trace de larmes, aucun reflet de tristesss. Toüt était sourire. Le sein battait, mais de plaisir. Le corps affaissé se relevait gracieux et souple. C'était cette chère fleur de nos parterres que la nuit penche demi-flétrie sur sa tige, et qui s'épanouit plus fraiche et plus parfumée au premier rayon du soleil.

Aurore s'éleva et s'élança vers son miroir. En ce moment, elle avait peur de ne pas être assez belle. Elle maudissait les larmes qui battent les yeux et qui éteignent le feu diamanté des prunelles. Deux fois par jour ainsi elle était coquette. Mais son miroir lui dit que son inquiétude était vaine. Son miroir lui renvoya un sourire si jeune, si tendre, si charmant, qu'elle remercia Dieu dans son cœur.

Maître Louis descendit l'escalier. En bas des degrés, Berrichon tenait une lampe et l'éclairait. Maître Louis, quelque fût son âge, était un jeune homme. Ses cheveux blonds légers et bouclés, jouaient autour d'un front pur comme celui d'un adolescent. Ses tempes larges et pleines n'avaient point subi l'injure du ciel espagnol : c'était un Gaulois, un homme d'ivoire, et il fallait le mâle dessin de ses traits pour corriger ce que cette incarnation avait d'un peu efféminé. Mais ses yeux de feu, sous la ligné fière de ses sourcils, son nez droit, arrêté vivement, sa bouche, dont les lèvres semblaient sculptées dans le bronze et qu'ombrageait une fine moustache retroussée légèrement, son menton à la courbe puissante, donnaient à sa tête un admirable caractère de résolution et de force.

Son costume entier, chausses, soubreveste et pourpoint était de velours noir, avec des boutons de jais unis. Il avait la tête nue et ne portait point d'épée,

Il était encore au haut de l'escalier, que son regard cherchait déjà Aurore. Quand il la vit, il réprima un mouvement. Ses yeux se baissèrent de force, et son pas, qui voulait se presser, s'attarda. Un de ces observateurs qui voient tout pour tout analyser, eût découvert peut-être du premier coup d'œil le secret de cet homme. Sa vie se passait à se contraindre. Il était près du bonheur et ne le voulait point toucher. Or, la volonté de maître Louis était de fer. Elle était assez forte pour donner une trempe stoïque à ce cœur tendre, et passionné, brûlant comme un cœur de femme.

—Vous m'avez attendu, Aurore? dit-il en descendant les marches.

Françoise Berrichon vint montrer son visage hautement coloré à la porte de la cuisine. Elle dit de sa voix retentissante, et qui eût fait honneur à un sergent commandant l'exercice :

—Si ça a du bon sens, maître Louis, de faire pleurer ainsi une pauvre enfant !

—Vous avez pleuré, Aurore ? dit vivement le nouvel arrivant.

Il était au bas des marches. La jeune fille lui jeta ses bras autour du cou.

—Henri, mon ami, fit-elle en lui tendant son front à baiser, vous savez bien que les jeunes filles sont folles. La bonne Françoise a mal vu, je n'ai point pleuré, regardez mes yeux, Henri : voyez s'il y a des larmes.

Elle souriait si heureuse, si pleinement heureuse, que maître Louis resta un instant à la contempler malgré lui.

—Que m'as-tu donc dit, petiot ? fit dame Françoise en regardant sévèrement Jean-Marie, que notre demoiselle n'avait fait que pleurer ?

—Ah ! dame, fit Berrichon, écoutez donc, grand'maman, moi, je ne sais pas, vous avez peut-être mal entendu, ou bien, moi, j'ai mal vu, à moins que notre demoiselle n'ait pas envie qu'on sache qu'elle a pleuré.

Ce Berrichon était une graine de bas Normand.

Françoise traversa la chambre, portant le principal plat du souper.

—N'empêche, dit-elle, que notre demoiselle est toujours seule, et que ça n'est pas une existence.

—Vous ai-je priée de faire mes plaintes, murmura Aurore, rouge de dépit.

Maître Louis lui offrit la main pour passer dans la pièce où la table était servie. Ils s'assirent l'un en face de l'autre. Berrichon, comme c'était sa coutume, se plaça derrière Aurore pour la servir. Au bout de quelques minutes employées à faire semblant de manger, maître Louis dit :

---Laissez-nous, mon enfant, nous n'avons plus besoin de vous.

Faudra-t-il apporter les autres plats ? demanda Berrichon.

---Non, s'empressa de répondre Aurore.

---Alors je vais vous donner le dessert.

---Allez ! fit maître Louis, qui lui montra la porte. Berrichon sortit en riant sous cape.

---Grand'maman, dit-il à Françoise en rentrant dans la cuisine, m'est avis qu'ils vont s'en dire de rudes tous les deux.

La bonne femme haussa les épaules.

---Maître Louis a l'air bien fâché, reprit Jean-Marie.

---A ta vaiselle ! fit Françoise ; maître Louis en sait plus long que nous tous : il est fort comme un taureau, malgré sa fine taille, et plus brave qu'un lion ; mais sois tranquille, notre petite demoiselle Aurore en battrait quatre comme lui !

---Bah ! s'écria Berrichon stupéfait, elle n'a pas l'air.

---C'est justement ! repartit la bonne femme.

Et, fermant la discussion, elle ajouta :

---Tu n'as pas l'âge. A ta besogne !

---Vous n'êtes pas heureuse, à ce qu'il parait, Aurore ? dit maître Louis, quand Berrichon eut quitté la chambre à coucher.

---Je vous vois bien rarement ! répondit la jeune fille.

---Et m'accusez-vous, chère enfant ?

---Dieu m'en préserve. Je souffre parfois, c'est vrai ; mais qui peut empêcher les folles idées de naître dans la pauvre tête d'une recluse ? Vous savez, Henri, dans les ténèbres, les enfants ont peur, et, dès que vient le jour, ils oublient leurs craintes. Je suis de même, et il suffit de votre présence pour dissiper mes capricieux ennuis.

---Vous avez pour moi la tendresse d'une fille soumise, Aurore, dit maître Louis en détournant les yeux, je vous en remercie.

---Avez-vous pour moi la tendresse d'un père, Henri ? demanda la jeune fille.

Maître Louis se leva et fit le tour de la table. Aurore lui avança d'elle-même un siège, et dit avec une joie non équivoque :

---C'est cela ! venez. Il y a bien longtemps que nous n'avons causé ainsi. Vous souvenez-vous comme autrefois les heures passaient ?

Mais Henri était rêveur et triste. Il répondit :

---Les heures ne sont plus à nous.

---Aurore lui prit les deux mains et le regarda en face, si doucement, que ce pauvre maître Louis eut sous les paupières cette brûlure qui précède et provoque les larmes.

---Vous aussi, vous souffrez, Henri ? mumura-t-elle.

Il secoua la tête en essayant de sourire, et répondit :

---Vous vous trompez, Aurore. Il y eut un jour où je fis un beau rêve, un rêve si beau, qu'il prit tout mon repos. Mais ce fut qu'un jour et ce n'était qu'un rêve. Je suis éveillé, je n'espère plus, j'ai fait un serment, je remplis ma tâche. Le moment arrive où ma vie va changer. Je suis bien vieux à présent, mon enfant chérie, pour recommencer une existence nouvelle.

---Bien vieux, répéta Aurore, qui montra toutes ses belles dents en un franc éclat de rire.

Maître Louis ne riait pas.

---A mon âge, prononça-t-il tout bas, les autres ont déjà une famille.

Aurore devint tout à coup sérieuse.

---Et vous n'avez rien de tout cela, Henri, mon ami, vous n'avez que moi.

Maître Louis ouvrit la bouche vivement, mais la parole s'arrêta entre ses lèvres. Il baissa les yeux encore une fois.

---Vous n'avez que moi, répéta Aurore ; et que suis-je pour vous ? Un obstacle au bonheur.

Il voulut l'arrêter, mais elle poursuivit :

---Savez-vous ce qu'ils disent ? Ils disent : " Celle-là n'est ni sa fille, ni sa sœur, ni sa femme... " Ils disent...

---Aurore, interrompit maître Louis à son tour, depuis dix-huit ans, vous avez été tout mon bonheur.

---Vous êtes généreux et je vous rends grâce, murmura la jeune fille.

Ils restèrent un instant silencieux. L'embrrras de maître Louis était visible. Ce fut Aurore qui rompit la première le silence.

---Henri, dit-elle, je ne sais rien de vos pensées ni de vos actions ; et de quel droit vous ferais-je un reproche ? Mais je suis toujours seule, et toujours je pense à vous, où je devine. Quand mon cœur se serre, quand les pleurs me viennent aux yeux, c'est que je me dit : " Sans moi, une femme aimée égaerait sa solitude ; sans moi, il pourrait se montrer partout à visage découvert." Henri, vous faites plus que m'aimer comme un bon père ; vous me respecter, et vous avez dû réprimer à cause de moi l'élan de votre coeur.

Cela partait de l'âme. Aurore l'avait en effet pensé. Mais la diplomatie est innée chez les filles d'Eve. Cela était surtout un stratagème pour savoir. Le coup ne porta point.

Aurore n'eut que cette froide réponse :

---Chère enfant, vous vous trompez.

Le regard de maître Louis se perdait dans le vide.

---Le temps passe, murmura-t-il.

Puis soudain, et comme s'il lui eût été impossible de se retenir :

---Quand vous ne me verrez plus, Aurore, vous souviendrez-vous de moi ?

Les fraiches couleurs de la jeune fille s'évanouirent. Si maître Louis eût relevé les yeux, il aurait vu toute son âme dans le regard profond qu'elle lui jeta.

— Est-ce que vous allez me quitter encore ? balbutia-t-elle.

(A continuer)

NOTES LOCALES

M. J.A. Courtemanche, Entrepreneur Menuisier, est parti ces jours derniers pour Innisfree, Alta., où il a un contrat pour la construction d'un hôtel.

L'artiste photographe C.-M. Tait doit démenager ses ateliers sur l'avenue Jasper, dans le bloc Chénier, tout près de nos bureaux.

L'arpenteur Bélanger, d'Ottawa, est arrivé à Edmonton dimanche soir, avec son fils Horace Bélanger, ci-devant de Québec. Ces deux messieurs sont partis mercredi, en compagnie de Mons. Wilfrid Gariepy, pour le Lac Labiche.

Ces jours derniers arrivait de Winnipeg, Mons. A. Gareau, qui vient occuper une position importante dans une de nos principales maisons de comme

Comme nous l'annocions la semaine dernière, la société Lubbock & Muffat est dissoute. M. J.-B. Lubbock ayant acheté la part de M. Moffat, a décidé de démenager ses bureaux sur la deuxième rue, dans le bloc Carruthers. Ces nouveaux bureaux sont amenagés sous la direction personnelle de M. Lubbock, qui fera ajouter une morgue à son établissement.

Messieurs R. Secord et A. York, les propriétaires du Windsor Hôtel, sont de retour d'un long voyage dans les Etats-Unis et dans l'est du Canada.

MM. O. Tessier et P. E. Lessard sont allés à Morinville lundi, assister aux funérailles de feu Madame Morin. On trouvera le compte rendu de ces funérailles dans les nouvelles de Morinville.

Le révérend père Beaudry, d'Athabasca Landing, était de passage à Edmonton cette semaine, en route pour St-Albert.

Ed. Blais et Jos. Bergeron sont partis cette semaine pour l'extrême nord. Ils passeront probablement deux ans dans ces contrées, pour y faire la chasse. Bonne chance.

Mons. A. Tremblay, un étudiant au genie civil, qui suivait le bureau de Cautley, Côté & Cautley, est parti pour la province de Québec jeudi dernier. Il continuera ses études au McGill, à Montréal, et reviendra ensuite à Edmonton pour y rester.

Une nouvelle compagnie vient de se former à St-Albert, pour l'exploitation d'une manufacture de médecine brevetées. Cette compagnie, formée de MM. Lemieux, Pharmacien, Dr Gouin, et Melançon, pharmacien, sera connu sous le nom de St-Albert Patent Medecine Company. Les affaires sont bonnes jusqu'à présent et cette nouvelle institution promet d'être un succès complet. Nous nous permettrons de féliciter ces messieurs pour leur esprit d'initiative.

La compagnie du moulin de St-Albert, St-Albert Milling Co., a décidé d'établir des entrepots à Athabasca Landing.

Mons. A. Loiseau, jusqu'ici à l'emploi de la maison Hébert & Perron, est parti pour cet endroit, où il agira comme représentant de la compagnie.

M. L. Boudreau, de St-Albert, est de retour d'un voyage dans la Colombie Anglaise, entrepris dans l'intérêt de la St. Albert Milling Co.

Un nouvel arrivé à Edmonton est M. S. Tétu, d'Ottawa, Ont. M. Tétu est électricien et vient dans l'intention de s'établir ici.

M. Louis Boissonneault, de Morinville, est à Edmonton ces jours-ci, l'hôte de M. J. H. Gariépy.

La maison Edmontonn Furniture Co. vient de recevoir un char de chiffonniers et bureaux à toilette, valant de $12.50 en montant. Voici une belle occasion de se procurer un de ces meubles, à bon marché.

Le Rév. Père Grandin, Vicaire-Général des Oblats, est parti pour le district du Lac-la-Biche.

MM. Larose & Bell viennent de faire l'achat de tout le roulant de ferme de feu J. Bourgeois, de St-Albert. Il y a là un beau lot d'instruments aratoires que MM. Larose & Bell vendront au plus bas prix.

M. et Mme W. Pepin, de Morinville, sont en ville depuis quelques jours.

M. le Dr. Roy, notre directeur-gérant, est revenu de son voyage à Winnipeg, où il était allé pour assister à la convention de la presse.

M. Dionne, qui était dans l'Alberta depuis quelques mois, est retourné à Québec. Il se propose de revenir pour ouvrir un bureau à Edmonton, au printemps.

Monsieur G. Corriveau et son fils ont fait la semaine dernière le voyage d'Edmonton à Calgary, en automobile. M. Corriveau a vendu cette voiture à Calgary et est retourné par le C. P. R.

Madame G. Lacerte, de Spruce Grove, était en ville ces jours derniers, l'hôte de Madame G. Corriveau.

M. Ls. Arsenault, parti depuis quelques mois, est de retour à Edmonton.

MORINVILLE

Lundi dernier, le 5 du courant, avaient lieu les funérailles de Madame feu Delphin Morin, née Maria Truesdell. La défunte était née à Rawdon, P. Q., le 30 janvier, 1838. Le 4 septembre, 1860, elle s'unissait par les liens du miriage à M. Delphin Morin. De ce mariage naquirent dix enfants, dont cinq seulement survivent, quatre filles et un fils, tous établis à Morinville. Les époux Morin coulèrent une grande partie de leur vie à Chertsey, P. Q., dans une honnête aisance et aimés de tous.

En 1893 ils vinrent se fixer dans l'Ouest canadien et furent les premiers colons de Morinville, continuant les bonnes traditions du passé. Le 15 juin dernier, le Père Morin, comme on aimait à l'appelé, s'éteignait doucement après quelques semaines, non de maladie, mais plutôt de faiblesse générale qui le conduisit à la tombe tranquillement et graduellement. Et mercredi dernier son épouse s'éteignait à son tour. L'épreuve est d'autant plus terrible que la mort fut presque subite. Madame Morin assistait à la sainte messe tous les jours et recevait souvent la sainte communion. Vendredi elle se rendit à l'église, reçut la sainte communion en l'honneur du Sacré-Cœur, et entendit la messe, paraissant en bonne santé comme à l'ordinaire. Mais quelques minutes, après, de retour à la maison on la trouva par terre et sans connaissance ; elle mourait quelques heures après. Pour pleurer sa mort, la défunte laisse quatre filles et un fils. Et lundi eurent lieu les funérailles au milieu d'une nombreuse assistance. Le service fut chanté par M. le curé J. A. Ethier. Les porteurs étaient MM. P. S. Gaudette, marchand, T. Gibault, A. Froment, tous trois gendres de la défunte, MM. Eug. et H. Gibault. petits-fils, et A. Piquette, neveu de la défunte. Les dames Noel Boissonnault, Jos Ethier, F. X. Gauthier, J, B. Billo, D. Tellier, Chas Desmarais portaient les coins du drap.

Le deuil était conduit par M. H. Morin, Mesdames P. S. Gaudette, T. Gibault, A. Froment, Z. Martin, enfants de la défunte. Toute la paroisse assistait à la cérémonie pour rendre un dernier témoignage d'estime à la défunte. Dans l'assistance on remarquait entre autres MM. O. Tessier, P. E. Lessard, d'Edmonton, L. Boudreau, F. Perron, St. Albert, et plusieurs autres dont les noms nous échappent.

A la famille en deuil nous offrons nos condoléances et nos sympathies les plus vives.

Nous apprenons avec plaisir que Madame Alb. Ringuette va mieux.

Dans le courant de la semaine, Madame Napeléon Meunier a donné naissance à un gros garçon qui a reçu au baptême les noms de Joseph-Emile-Ernest- Parrain et marraine Joseph Couture et sa dame.

Madame Louis Turgeon a aussi donné naissance à une fille, qui a reçu au baptême les noms de Marie-Hélène-Odile. Parin et marraine. Charles Lajoie et sa dame.

M. Joseph Boisvert vient de recevoir la jolie somme de $3,200 pour quelques lots de terrain vendus à la Cie C. N. R., dont la ligne est en construction. Il est certain que les travaux seront terminés et que les chars seront ici de bonne heure au printemps. Tant mieux.

M. O. Tessier d'Edmonton a passé une partie de la semaine au milieu de nous, au Victoria Hotel.

Madame et Mademoiselle J. H. Gariépy sont en promenade chez M. Noel Boissonnault,

LE DR. ROY

Nommé Sénateur.

Au moment d'aller sous presse, ce matin, nous recevons une dépêche d'Ottawa, nous annonçant la nomination comme sénateur de l'Hon. Dr. Philippe Roy, notre directeur-gérant.

Les autres nouveaux sénateurs sont : l'Hon. Dr. DeVeber, l'Hon. P. Talbot, l'Hon. Dr. Douglas, Saskatchewan.

Consulat-Général de France à Montréal.

Les personnes dont les noms suivent sont priées de faire connaître leur adresse au Consulat Général de France à Montréal.

Boulade, Jean Louis,
Fourage, Joseph Marie,
Fontaine, Carlos Armand,
Gouézou, Yves Marie Guillaume,
Legangnoux, Jean-Baptiste Victor,
Lemeau, Pierre Marie,
Macé, Jean Marie,
Martin, Joseph Aristide,
Pinier, Raoul Joseph Eugène.

Petites Annonces

MARCHE D'EDMONTON.

Beurre extra........	20c., la lb.
Œufs...............	20c. frais.
Charbon............	$3.50 à $4.00
Paille..............	$3.à $4. la char.
Foin de Prairie......	$6.à $12 "
Mil................	$10.à $16. "
Avoine.............	20, 22 et 25c.
Bœuf..............	2c. à $2\frac{1}{2}$c. "
Volailles, — Canards,	10c.
Poulets de printemps,	10c.
Cies..............	10c.
Dindes............	$12\frac{1}{2}$c. à 14c.
Orge..............	25 à 35c. le m.
Blé...............	63c.
Porc..............	4c. à 5c
Mouton	5c.
Patates...........	40c. à 50c.